LE PATRIOTE DE L'OUEST

F. X. LEMIEUX

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Volume 1 — Duck Lake, Sask., 22 Août 1910 — No. 1

A travers l'Ouest Canadien

Nouvelles des Centres Français

MANITOBA

—o—

SAINT-BONIFACE

Notre ville a toujours été considérée comme la capitale des Canadiens de l'Ouest, comme le rempart naturel de notre langue entre le Lac Supérieur et les montagnes Rocheuses. Devant le flot envahissant de la population de langue anglaise du côté de Norwood et le contrecoup qui se produit jusque dans le voisinage de la cathédrale, les gens qui aiment à interroger le futur se prennent à douter de la permanence d'un état de choses qu'il ne tiendrait qu'à nous, apparemment, de perpétuer.

Même dans la partie exclusivement française de St-Boniface, les yeux français sont constamment choqués de voir çà et là des enseignes où les qualificatifs les plus anglo-saxons jurent de se trouver accolés aux noms les plus français.

On dirait par exemple que nos gens ne savent plus ce qu'est un boucher. Pour être orthodoxe il faut dire un "butcher", et les personnes de profession libérale paraissent si dévotes qu'elles nous invitent constamment à leur "office"—elles ne disent point si c'est une messe ou des vêpres—alors qu'on serait naïvement tenté de les chercher à leur "bureau".

Des partis influents s'occupent—espérons que ce n'est pas trop tard—à remédier à la situation en suscitant une immigration qui peut seule sauver notre nationalité non moins que notre autonomie.

D'un autre côté, les gens bien pensants gémissent de cette manie de tout angliciser, et se demandent s'il nous sied de toujours courber l'échine devant ceux qui sont venus après nous.

Le fer et l'acier entrent de nos jours pour une partie fort appréciable dans la construction des grandes bâtisses qui ornent Winnipeg et autres villes commerciales. Il est question de faire venir des centaines d'ouvriers de langue française qui travailleraient au laminoir établi par les Anglais de l'autre côté de la Seine.

Une magnifique paroisse ouvrière pourrait ainsi se fonder, et qui sait? peut-être l'élément français prendrait-il un renouveau de vie dans notre chère cité.

Espérons que ce projet sera avant longtemps mis à exécution. Dans tous les cas, une chose est certaine: il faut absolument faire quelque chose, et cela le plus tôt possible, si nous ne voulons honteusement capituler.

On est à bâtir les nouveaux quartiers généraux du "Manitoba", notre journal local. C'est une belle constrution en brique, qui annonce des finances satisfaisantes chez le vétéran des journaux français au Nord-Ouest canadien.



HOTEL-DE-VILLE DE SAINT-BONIFACE

La pierre angulaire de la nouvelle maison vicariale des Sœurs Grises a été bénite le dimanche 7 courant.

BRUXELLES

S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur (Belgique) a informé S. G. Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface, qu'après avoir présidé le Congrès Eucharistique de Montréal le prélat belge compte faire une visite à la colonie franco-belge de Bruxelles. Le R. M. Heynen, curé de cette paroisse depuis 10 ans est actuellement en Europe et sera reçu en Belgique par Mgr Heylen.

Cette nouvelle annoncée au prône par le Rév. M. Heynen, avant son départ, a produit une vive sensation.

SASKATCHEWAN

—o—

N.-D. D'AUVERGNE

Cette paroisse est un des points de la Saskatchewan qui montrent de la façon la plus saisissante les rapides progrès du Nord-Ouest.

Ouverte à la colonisation vers la fin d'avril 1908 par M. l'abbé A. Royer, missionnaire qui l'avait explorée l'année précédente, elle est aujourd'hui entièrement peuplée et en pleine culture.

Elle a déjà une église bien trop petite quoique mesurant 70 pieds de longueur, un presbytère, une école, un bureau de poste, un pont d'acier et divers magasins.

On vient d'inaugurer un magnifique harmonium dû à la générosité de colons comme la cloche de 800 livres, installée vers la fin de l'hiver. Cet instrument contribuera à la beauté des cérémonies par l'accompagnement d'un bon chœur de chantres, tandis que la cloche, chanteuse aérienne, porte trois fois par jour aux échos des vallons étonnés, le nom de notre puissante patronne la Reine des prairies.

Mais le trésor inestimable de cette paroisse, c'est une précieuse antiquité, la plus ancienne peut-être de tout le Canada, importée de France et sculptée jadis en Auvergne vers la fin du XVe siècle.

Sous le vocable de Notre-Dame d'Auvergne, et devant cette pieuse image, Marie a déjà accordé des grâces bien extraordinaires qui donnent à tous les cœurs dévots le courage et l'espoir.

HOWELL

Le 3 juillet commençait notre retraite. Pendant les six jours qu'elle dura, il y eut grande affluence à l'église. Matin et soir l'église était remplie par nos bons paroissiens, toujours avides d'entendre la parole du missionnaire.

Véritable apôtre de l'Évangile, homme d'une longue expérience, le Rév. Père Lacasse a su du premier coup empoigner son auditoire. C'est qu'il a le don de se placer à la portée de son monde. Chez lui, point de phrases, mais des vérités jetées à pleines mains, et pour les appuyer des histoires, des traits d'autant plus frappants que, le plus souvent il en a été lui-même le témoin, dans sa longue carrière de missionnaire.

Au cours de la retraite, nous avons eu une belle cérémonie de plantation de croix dans le cimetière, avec sermon. C'était beau, c'était touchant, d'autant plus que le ciel voulut bien prêter son concours pour embellir la fête. Deux couronnes entrelacées, parfaitement dessinées sur l'azur du firmament, se maintinrent au-dessus de la croix durant la cérémonie.

Quoi qu'il en soit de l'explication de ce phénomène, ces couronnes au firmament rappelaient tout naturellement à nos cœurs ces autres couronnes d'une beauté tout autre, que Dieu réserve à ses serviteurs après cette vie.

SAINT-LOUIS

St-Louis a eu la bonne fortune—ce qui lui arrive assez rarement—d'acquérir deux nouveaux colons dans le mois de juillet. Ce sont MM. Thomas Lefaivre et Philippe Daigle, deux bons enfants de la province de Québec, du comté de Mégantic. Ils sont tous les deux menuisiers, et sont occupés actuellement à réparer les dommages faits à notre maison d'école par l'ouragan du 3 juillet.

C'est une mauvaise année pour la récolte. Après les gelées successives et interminables du mois de mai, la sécheresse est venue, et la croissance en a été toute paralysée.

Ce n'est qu'après les pluies du 1er et du 3 juillet que le grain a repris vigueur, et à certains endroits, il n'a commencé qu'alors à sortir de terre. Et puis, la pluie du 1er juillet était accompagnée de grêle, et quelques champs en ont été endommagés. Actuellement c'est la chaleur qui nous accable, et s'il ne pleut pas bientôt le grain va sécher sur pied.

P.-S.—Depuis que ce qui précède a été écrit des pluies bienfaisantes ont considérablement amélioré la situation.

Au dernier moment, nous regret tons d'apprendre que M. Louis Schmidt est assez sérieusement malade.

Tout le monde à hâte de voir le nouveau journal. C'est dire que chacun veut s'y abonner.

SAINT-HIPPOLYTE

Il est rare de voir un village se former en dehors des stations de chemin de fer. C'est cependant ce qui s'est fait dans notre jeune paroisse. Il est vrai que le site de l'église et du village est très beau.

Le chiffre des transactions de nos deux magasins généraux est aussi très engageant. Notre boucher trouve même quelquefois que ses clients ont trop bon appétit et ne lui laissent pas de loisir. Mais surtout notre forgeron et son fils eussent été bien aise de reposer de temps en temps leurs bras fatigués.

Tout le monde a bien de l'ouvrage, et c'est par centaines d'arpents que nos fermiers ont ce printemps noirci d'un beau "cassage" la prairie. Nous souhaitons la bienvenue au Dr. Thibeaudeau, ex-interne de l'Hôtel-Dieu à Montréal qui vient de se fixer dans notre village et a le courage de ne pas trop regretter la grande ville de Montréal.

Le 10 juillet, notre maître de poste Théodore Léhoux a eu le plaisir de présenter aux fonts baptismaux un fils nouveau-né qui porte les beaux noms de Joseph Félix Julien. Le parrain fut M. Félix Coste et la marraine Mlle. Maria Jullion. Le même jour M. Arthur Vallières, sa famille et ses nombreux amis avaient la douleur d'accompagner au cimetière le cercueil de Valérie-Délima Vallières agée seulement de 15 jours. C'est un précieux dépôt soustrait à l'affection de ses bons parents, mais une petite sainte et une protectrice de plus au ciel.

MEYRONNE

M. Soury Lavergne, vient d'être nommé garde-champêtre, "game warden," comme disent les Anglais.

ST-BRIEUX

Le dimanche 14 août la colonie de St-Brieux était en fête. Il s'agissait de bénir une nouvelle cloche que M. l'abbé Le Floch, curé de la paroisse avait achetée de la fonderie de Hillsboro, Ohio. Cette cloche pèse, avec ses accessoires, 2435 livres; c'est la plus grosse de la Saskatchewan.

La cérémonie commença à 10 h. précises; elle fut présidée par le R. P. Pascal. O. M. I., Secrétaire particulier de Monseigneur l'évêque de Prince-Albert. La grand'messe fut célébrée en plein air pour permettre à tout le monde d'y assister. Les vêpres furent chantés à 7 h. du soir à l'issue desquels on donna la Bénédiction du T. S. Sacrement.

Tout le peuple se rendit ensuite sur le bord du Lac Lenore pour allumer un feu de joie et jouir du feu d'artifice qu'on lança immédiatement après.

ALBERTA

—o—

RED DEER

Nos récoltes, malgré la sécheresse, sont très satisfaisantes. J'ai vu ce matin de l'avoine de la hauteur d'un homme. Dans certaines parties du district, les blés sont très beaux. Il y a une prospérité générale dans toute cette partie centrale de l'Alberta.

De nouvelles lignes sont en construction un peu partout, et la confiance s'en accroît de beaucoup. Il y a quelques jours, la nouvelle compagnie de l'Alberta Central a commencé ses travaux de la grande ligne qu'ils se proposent de faire de Moose-Jaw au Yellow-Head Pass. Cette ligne touche Red-Deer. Une ère de prospérité semble s'ouvrir pour cette coquette petite ville, admirablement située sur une large rivière aux ondes claires et rapides, dans une vallée verdoyante et fertile. Red-Deer est déjà un point de division pour le C. P. R.; il est probable que sa position en fera, dans un avenir prochain, un centre de chemins importants.

La ville se prépare à célébrer dignement la visite de Sir Wilfrid Laurier, au commencement d'août; le Premier ministre doit passer deux jours entiers à Red-Deer.

M. l'abbé Wiart, prêtre du diocèse du Nord, France, est arrivé récemment à Red-Deer; il y est venu visiter sa famille qui habite la localité depuis cinq ans. M. Wiart a été ordonné prêtre l'an dernier en France. Ce sera une grande joie et le sujet d'une légitime fierté pour sa chrétienne famille d'assister à sa première messe solennelle.

Précieux Encouragements

COMMENT LE PROJET D'UN JOURNAL INDÉPENDANT DANS L'OUEST A ÉTÉ ACCUEILLI.

Les quelques extraits suivants de notre correspondance diront avec quel enthousiasme l'idée d'un journal franchement catholique et canadien, avant d'être libéral ou conservateur, a été reçue dans les trois provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Commençons par la première.

Un jeune prêtre dont tout le monde a admiré l'esprit de sacrifice dans une circonstance solennelle de sa vie, nous écrivait il y a quelque temps:

"Je n'ai qu'un Canadien-français dans ma paroisse. En apprenant votre projet, il a tressailli de joie. Bravo! s'est-il écrié, et vite un abonnement! Veuillez donc lui adresser votre journal, comme suit:

Rév. J. A. Sabourin,
Sifton. (Man.)

Un vénérable prêtre de Lorette nous adressait en même temps ces lignes:

"De tout cœur je vous envoie ci-inclus le prix de mon abonnement au journal catholique français que vous vous proposez de publier bientôt, ainsi qu'une liste de tous ceux de mes paroissiens qui sont le plus en état de le recevoir."

De Holland, en la même province, nous venait la lettre suivante du distingué publiciste, le vétéran de la presse catholique, le Docteur Louis Hacault:

"C'est un très grand honneur que vous voulez bien faire au vieux journaliste en vous adressant à lui comme prêtre, religieux et journaliste, en vue de lui demander son concours. Je salue avec respect et une profonde sympathie votre entrée dans une carrière aussi rude et aussi méritoire que celle de l'apostolat par la Presse.

"Ketteler avait bien raison en disant que si St. Paul revenait il se ferait journaliste. Après les Jésuites d'*America*, les Oblats du *Patriote de l'Ouest*! C'est magnifique, et si nécessaire!

"Vous pouvez certes compter sur moi, Révérend Père, sur ma collaboration pour autant qu'un vieux de mon âge puisse vous être utile.

"Veuillez m'inscrire dès à présent sur la liste de vos futurs abonnés. Vous trouverez ci-inclus un dollar pour ma souscription de juillet 1910 à juillet 1911."

Un marchand de St-Boniface n'est pas d'une opinion différente.

"J'ai eu, nous écrit-il, l'avantage de lire l'un de vos ouvrages intitulé: 'Aux sources de l'histoire manitobaine' et je ne puis douter un seul instant que nous allons avoir, enfin, dans l'Ouest, un journal catholique français, où tout individu de bonne foi sera obligé de reconnaître la vérité et la justice là où vous nous les montrerez: la vérité et la justice, malheureusement trop souvent altérées par des considérations politiques dans ce pays, même par des gens bien pensants."

La Saskatchewan ne pouvait rester en arrière. De St-Brieuc nous venaient les encouragements que voici:

"J'ai laissé à la banque la somme de S.., pour aider à la fondation d'un journal français et catholique dans la Saskatchewan. C'est vous dire que mon concours vous est assuré. Je vous chercherai des abonnés, je vous tiendrai au courant des nouvelles locales, en un mot je vous rendrai tous les services possibles."

Par l'entremise de son curé, Howell n'a pas fait preuve de moins de bonne volonté:

"J'ai appris avec le plus sensible plaisir, que vous preniez la direction du *Patriote de l'Ouest*, nous écrivait ce dévoué ecclésiastique; car votre présence à la tête de ce journal est un gage de succès. Aussi, comme je l'écris aujourd'hui même au Père M...., je m'inscris pour la somme de S.. Dès à présent, je vais me mettre en quête d'abonnements dans ma paroisse."

Passant par dessus plusieurs lettres de ce genre, nous en venons à la communication d'un prêtre plein d'expérience que nous recommandons d'une manière toute particulière à l'attention de nos lecteurs. S'il y en avait qui fussent disposés à contester la nécessité d'une feuille comme la nôtre, les graves avertissements de notre correspondant pourront les retirer de leur erreur.

"C'est avec le plus grand plaisir que j'apprends la fondation de votre journal.

"Ayant exercé 20 ans le saint ministère en France, j'ai pu étudier minutieusement les différentes phases de la perfidie avec laquelle les ennemis de l'Eglise l'ont combattue, là-bas, au moyen de la presse.

"Et je remarque ici les symptômes de la même pratique!

"Caché dans les arrière-coulisses de certains journaux de bonne réputation, le loup, déjà, montre parfois le bout de ses oreilles.

Les catholiques, cependant n'ont pas l'air de s'en douter, et malheureusement quand le fauve se montrera tout entier, il sera trop tard: comme ceux de France la plupart seront devenus sa proie.

"Il est donc absolument nécessaire pour l'avenir et la sécurité du pays de créer des journaux dont la direction soit assurée à l'Eglise, seule vraie gardienne de la justice et de la vérité.

"C'est pourquoi vous pouvez compter sur mon humble, mais sincère dévouement pour la diffusion du "Patriote de l'Ouest."

"Voici pour commencer trois abonnements auxquels, j'espère, s'en joindront d'autres, et dont vous recevrez le montant au plus tôt.

"Vous pourrez aussi compter sur les nouvelles de la place...."

L'Alberta n'a pas été en arrière dans ce mouvement d'approbation.

Un oblat de Pincher Creek nous adresse, avec ses meilleurs encouragements, cinq abonnements payés d'avance.

Le Supérieur des Pères de Tinchebray à Red Deer nous écrit:

"Je suis ravi de votre initiative. La presse est l'arme toute puissante de notre époque et sans doute de l'avenir; jusqu'ici les méchants en ont plus fait usage que les bons. A l'Eglise de s'en armer pour semer et défendre son immortelle doctrine. Nous avions besoin d'un journal français, franchement et foncièrement catholique, présentant toute garantie d'orthodoxie, un journal assez fortement organisé pour soutenir avantageusement la comparaison avec les feuilles profanes, un journal dépassant les étroites limites d'un cercle purement local, j'ajouterai même un journal d'un intérêt assez général pour s'imposer non seulement aux Français du Canada, mais à ceux venus directement de la Mère Patrie.

"Je vais recommander chaudement votre journal à nos pères de l'Alberta et je pense que dans chacun d'eux vous compterez un collaborateur dévoué. Je me ferai un plaisir comme un devoir de vous envoyer de temps à autre un article."

D'Innisfail nous viennent les encouragements suivants:

"C'est avec plaisir que je ferai ce qui est en mon pouvoir pour vous aider dans votre œuvre. Je recommande votre journal aux Français qui sont par ici."

St-Albert nous gratifie d'observations aussi justes qu'originales, et dont certain parti pourrait bien faire son profit:

"Après les hautes approbations que vous avez reçues, mon encouragement sera pour vous de si peu de poids! Tout de même je puis vous dire que je ferai mon possible pour encourager le "Patriote de l'Ouest." A vrai dire, aucun journal français, sérieux, n'existe depuis le Lac Supérieur jusqu'au rivage du Pacifique. Notre C.... est plutôt le "Courrier de Pandore" qui donne toujours raison à son (brigadier) chef.

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.
Tige de botte!"

Mais, ce qui nous a touché le plus dans ce concert d'applaudissements, c'est la courte et significative missive d'un humble missionnaire chez les Sauvages.

"Je ne suis qu'un missionnaire chez les Pieds-Noirs, nous écrit le R. P. L.., de Cluny, Alta; pourtant je vous envoie avec plaisir 5 piastres pour autant d'abonnements au "Patriote de l'Ouest."

Quelle belle leçon pour les indifférents!

Même la Colombie Britannique a voulu être représentée dans ce concert d'encouragements, et une personnalité importante de Greenwood va jusqu'à nous écrire:

"Je n'ai plus de doute que la divine Providence ne vous guide comme par la main vers l'œuvre la plus importante de nos jours."

Jusque de la Nouvelle-Ecosse nous vient une offre spontanée de collaboration de la part d'un magistrat, qui reconnait la nécessité d'un journal comme le nôtre, dans les plaines de l'Ouest:

"J'apprends par le courrier que vous êtes à fonder un journal dans l'Ouest, qui a titre "Le Patriote de l'Ouest," et je viens m'inscrire parmi vos abonnés. En même temps je viens vous offrir aussi le concours de ma plume pour nouvelles et autres choses, pour le soutien de votre journal. Il est grand temps pour nous de nous tenir sur la brèche où l'ennemi est près à tomber sur nous. C'est par la mauvaise presse que les pouvoirs occultes s'acharnent à ce que nous avons de plus sacré. C'est donc par le moyen de la bonne presse que nous saurons rester victorieux. Plus nous aurons de bons journaux, et plus nous serons forts et respectés. La race française sur ce continent a une mission à remplir. Unissons nos forces et nous serons vainqueurs."

A tous et à chacun, le directeur du "Patriote" envoie son plus chaleureux merci, et espère bien que les promesses faites seront tenues. Puisse cette manifestation d'intérêt pour une œuvre entreprise uniquement pour la gloire de Dieu et le bien de la nationalité canadienne stimuler le zèle de ceux qui jusqu'ici ont cru pouvoir se tenir à l'écart!

ABONNEZ-VOUS
AU PATRIOTE DE L'OUEST

Muré vif

"L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux" vient de publier cette dramatique histoire à laquelle fut mêlé le P. de Ravignan, le célèbre orateur de Notre Dame de Paris:

Il y a de cela soixante ans environ, un homme frappait un soir à la porte d'une vieille et longue bâtisse, sévère d'allures, à sombre façade, en bordure de la rue Sèvres, abutte depuis bientôt deux ans par la pioche et le marteau des démolisseurs qui, par suite des nécessités mystérieuses de la voirie, émiettent chaque jour à Paris toutes les pierres historiques.

— Le P. de Ravignan? demande cet homme.

—C'est ici, répondit l'honnête gardien qui veillait du fond de sa logé à la tenue et au bon ordre de l'immeuble.

—J'ai besoin de le voir, c'est urgent, reprit l'inconnu dont le cœur battait.

Le concierge prit les devants, monta un étage et frappa à la petite porte. Dans l'humble chambre où il introduisit l'inconnu, un prêtre, à la figure austère, maigre et pâle, le regard ferme et calme, lisait son bréviaire devant une table de sapin: c'était le grand orateur, l'apôtre et le saint en qui et par qui tant d'existences obscures se sont réconciliées, affermies, humiliées, rassérénées. Le soldat de l'Eglise qui, revêtu comme d'une double auréole de l'éclat de l'éloquence et de rayonnement de la sainteté, tint, en pleine XIXe siècle, dans les mailles de ses filets, toutes les puissances et toutes les gloires de son temps.

—Mon père, dit d'un ton embarrassé l'inconnu, je viens vous demander de me suivre pour recevoir une confession —la confession d'un homme qui va mourir. Mais si vous voulez venir, il faut consentir à vous laisser bander les yeux.

—Je n'ai rien à refuser quand il s'agit du salut d'une âme, dit le prêtre en fermant son livre de prières, et comme vous me dites que cet homme va mourir, je vais vous suivre. Les derniers moments d'un mourant sont précieux, puisqu'un de ces instants solennels suffit au moribond pour se repentir et à Dieu pour pardonner.

L'inconnu sortit un foulard de sa poche. Le religieux tendit la tête et l'homme lui banda les yeux avec un respect et un soin qui témoignaient d'une sorte de vénération pour le prêtre.

Tous deux descendirent l'escalier et on prit une la voiture qui roula rapidement. Le P. de Ravignan, en proie à une terreur nerveuse, avait beau se recueillir, chercher à reconnaitre par quelle rue la voiture se dirigeait l'émotion violente qui l'étreignait, les suppositions que lui suggéraient les précautions prises, tout l'empêchait d'avoir cette attention d'aveugle nécessaire à la concentration de son intelligence et à la perception de ce qui se passait.

Le trajet dura une demi-heure.

Quand la voiture s'arrêta, l'inconnu prit le religieux par le bras, le fit descendre du fiacre et entrer sous le portail d'une maison. On traversa une cour, on monta un escalier. L'homme conduisit le religieux à travers un sombre corridor, le guidant toujours par la main. Il s'arrêta devant une porte et frappa doucement. Rien....On hésitait à ouvrir. La clé tourna, enfin, dans la serrure et la porte s'entre-bailla L'inconnu poussa vivement le prêtre. C'était là.... Le silence qui régnait était pofond. L'homme enleva le bandeau des yeux du P. de Ravignan qui regarda autour de lui et recula avec une sorte d'effroi, à la vue d'un homme vivant claquemuré jusqu'à la tête. Un trou seulement dans l'épaisseur du mur au fond de la pièce, laissait voir, à la lueur d'une lampe, la face du malheureux, le regard terne et morne, immobile et muet. Et près de lui deux hommes vigoureusement musclés, robustes de membres, regardaient le prêtre avec une froide assurance.

L'homme que vous avez devant vous n'a plus que quelques moments d'existence, dit l'inconnu. Il n'a aucun moyen d'allonger sa vie. Dans un quart d'heure il sera muré vif Cet homme vous demande le pardon de ses fautes.

Le prêtre resta quelques instants terrifié, muet, sentant plier ses genoux. Il ne pouvait détacher ses regards de cette face paralysée, raidie par l'angoisse, l'œil démesurément ouvert, de ce malheureux qui ne datait déjà plus que de la grande ère de l'éternité, qui allait mourir sans qu'on l'entende exhaler son dernier râle et son dernier soupir.

Jamais scène n'eut un caractère plus dramatique et plus saisissant.

Le P. de Ravignan, la gorge serrée, haletant, leva les yeux au ciel, implorant la miséricorde divine, et s'approchant de la tête du condamné, il écouta la confession du malheureux qui, du fond du cercueil de pierre, déchargea dans le sein du prêtre le poids de son cœur et reçut une suprême absolution.

Sa funèbre mission remplie, on remit le bandeau sur les yeux du Père qui, guidé par la main de l'inconnu, reprit place dans la voiture et fut ramené dans sa cellule, suffoquant et terrifié.

L'histoire s'arrête ici; jamais, on le devine, le secret de cette étrange et dramatique entrevue n'a été violé.

Mais si le prêtre, sur la tête duquel pesa lourdement le cauchemar de ce sinistre drame, garda le secret de la confession entendue, il crut de son devoir de prévenir la police du crime mystérieux où il avait joué un premier rôle de tragédie. Inutile de dire qu'elle mit tous ses agents en campagne. On fouilla les maisons suspectes, des patrouilles de policiers et de gendarmes parcoururent tous les coins de la capitale: les explorations ne donnèrent aucun résultat. On ne sut jamais rien de ce crime d'une angoissante et ténébreuse horreur. Les assassins se sont réservés ce secret.

La Bataille de Carillon

C'est devant Carillon que Montcalm va attendre les Anglais.

Son plan était aussi simple qu'ingénieux. Sur la lisière des bois qui, sauf du côté du lac, entourent le fort s'élève, à une demi portée de canon devant la place, un mamelon qui la domine. C'était la clef de la position. On décida d'enfermer cette éminence, ainsi que le fort lui-même, dans un retranchement bastionné construit avec des troncs superposés; en même temps on déboiserait les alentours, et les arbres abattus là resteraient à terre, leurs branches aiguisées servant de chevaux de frise. Avant tout, il fallait gagner du temps pour achever l'enceinte et pour attendre les renforts que Montcalm suppliait le gouverneur d'envoyer sans perdre une heure. Il n'y avait alors, autour de Carillon, que deux mille huit cents soldats de France et quatre cents cinquante Canadiens. Le gros des forces françaises, y compris les Sauvages, était campé aux portes de Montréal ou réparti dans les garnisons. Cependant la descente de l'ennemi était imminente: neuf cents bateaux, cent trente-cinq grandes chaloupes, étaient amarrés devant William-Henry: l'artillerie et le matériel déjà chargés sur les radeaux.

Par une manœuvre audacieuse, Montcalm se porte en avant, et s'établit sur le bord du lac Supérieur, comme s'il voulait prendre l'offensive. Abercromby, dérouté, retarde de quatre jours le départ de ses troupes et attend jusqu'au 6 juillet pour oser traverser le lac avec ses vingt mille soldats.

Devant les Anglais, la retraite se fit le long de la rivière La Chute avec une telle audace et un tel ordre, qu'on n'eût pas perdu un homme si un corps détaché de trois cents volontaires, s'égarant dans les bois, ne fût tombé au milieu d'une colonne ennemie qui l'extermina. Cet unique succès coûta cher aux Anglais, car la première balle française tua le brigadier général, lord Howe, l'âme de l'expédition, dont Abercromby n'était que le chef officiel.

Pendant la retraite, Montcalm avait jugé son adversaire et il écrivit, chemin faisant, à Vaudreuil ce billet: "J'espère beaucoup de la volonté et de la valeur des troupes françaises; je vois que ces gens-là marchent avec précaution et tâtonnent; s'ils me donnent le temps de gagner les hauteurs de Carillon, je les battrai."

En s'arrêtant le 6 juillet au soir sous le canon du fort, les troupes aperçurent le nouveau retranchement de huit à neuf pieds de hauteur: il suivait les sinuosités du sol et tous ses bastions de bois se flanquaient réciproquement. Des batteries improvisées et le canon du fort balayaient le bord de l'eau et à droite, quelques trouées qu'on n'eut pas le temps de fermer.

Mais l'abatis projeté pour défendre les approches restait à faire.

Le lendemain, les officiers, la hache à la main, donnent l'exemple, les drapeaux plantés sur l'ouvrage. Les érables tombent sur les bouleaux, les hêtres pourpres sur les pins. L'armée travaillait de bon cœur, cependant elle cherchait des yeux le brave Lévis: «Où est Lévis?» Enfin, le voici : «Vive Lévis», il accourait du pays des Cinq-Nations avec quatre cents soldats d'élite. Grâce à ce renfort, le seul qui parvint à temps, le nombre des combattants sera de trois mille cinq cents.

On couche au bivouac: dès l'aube, le général réveille les bûcherons et là de frapper encore. A midi et demi, un coup de canon retentit, c'était le signal. Chaque bataillon l'arme au bras, et dans son bastion, Royal-Roussillon au centre avec son drapeau d'ordonnance rouge et bleu. Le soleil de juillet, brûlant en ce climat, «soleil de Naples,» calcinait les rives du lac Champlain. «Mes enfants, la journée sera chaude,» dit Montcalm en jetant à terre son habit. Déjà aux sons aigus du fifre et de la cornemuse, les Anglo-Américains s'élançaient dans la clairière en quatre colonnes, grenadiers en tête et chasseurs sur les flancs.

L'ennemi était à cinquante pas du retranchement; les fusils français jusqu'alors immobiles s'abaissèrent sur toute la ligne: trois mille balles sifflèrent à la fois; décharge foudroyante au milieu des rangs déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillèrent sous le plomb, reculèrent, puis revinrent intrépidement à la charge, pour reculer encore et revenir pendant six heures de suite. Effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette, au milieu de l'abatis d'arbres enflammés par la fusillade.

Dans l'intervalle des attaques, quand la fumée s'était éclaircie l'on voyait des fantassins en uniforme blanc, sauter du haut des bastions pour éteindre le branchage en feu: puis çà et là, plantés sur le parapet, des drapeaux dont le vent du lac soulevait la soie trouée par les balles. Devant les retranchements, partout des morts et des blessés en habits rouges, culbutés ou accrochés dans les branches de l'abatis; à droite, aboutissant au pied même du bastion, un monceau de cadavres aux jambes nues, aux vêtements bigarrés: c'était là que les montagnards écossais avaient donné l'assaut.

Le canon gronda aussi du côté de la rivière: vingt pontons armés descendus à la chute, s'approchèrent pour jeter à terre des troupes de débarquement; mais Montcalm avait tout prévu: des volontaires postés le long de la rive reçurent «de bonne grâce" les embarcations, et le canon du fort en ayant coulé deux, les autres s'enfuirent à force de rames.

Vers 7 heures du soir les attaques cessèrent, le feu continua sur la lisière de la forêt; à huit heures il s'éteignit. Était-ce possible ?

Les Français ne purent croirent d'abord à leur succès. Toute la nuit se passa à compléter le retranchement qu'on s'attendait à voir attaqué le lendemain par l'artillerie. Mais l'ennemi ne revint pas; le découragement des troupes qui s'étaient crues assurées d'une facile victoire, l'ineptie du général, l'ombre de ces grands bois si redoutables dans les ténèbres avaient changé l'arrêt en retraite. Les Anglais s'étaient précipités vers leurs bateaux et traversaient déjà le lac Saint-Sacrement, laissant derrière eux plus de quatre mille morts ou blessés, les Ecossais seuls avaient perdu neuf cent cinquante soldats et presque tous leurs officiers. Pour cette année-là, le Canada était sauvé.

"L'armée, et trop petite armée du roi, écrivait Montcalm à Doreil le soir même de la bataille, a battu ses ennemis, quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents Sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite.—Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles."

Le rapport officiel rédigé par le vainqueur sur cette brillante affaire est empreint d'une simplicité antique. Après que chacun a reçu sa part d'éloges, après avoir dit que "M. de Lévis, avec plusieurs coups de feu dans ses habits, et M. Bourlamaque dangereusement blessé, ont eu la plus grande part à la gloire de cette journée," il ajoute: "Le succès est dû à la valeur incroyable de l'officier et du soldat; pour moi, je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses." Le succès était grand, mais chèrement payé. Dans les deux journées du 6 et 8, les Français avaient perdu plus de sept cents combattants, chiffre énorme dans une si petite armée où le prix d'un homme se multipliait par le carré des distances entre la France et l'Amérique. Bougainville était blessé à la tête, Bourlamaque avait l'épaule brisée. Malgré mille dangés bravés, Montcalm restait sain et sauf: après avoir choisi, comme quartier-général, le sommet du mamelon central pour embrasser toute l'action, il s'était, précipité, tour à tour, avec les piquets de réserve, à chaque point du retranchement où la résistance avait chancelé.

A la nuit, des cris formidables firent retentir les voûtes de la forêt canadienne: c'était l'armée française qui, à la lueur des torches de pin, saluait son général. A cette heure-là de sa vie, Montcalm connut le délire de la victoire; mais son cœur était trop fortement trempé pour ne pas être à l'épreuve des surprises enivrantes de la fortune. Deux jours après la bataille, se dressait sur le mamelon une grande croix de bois avec cette inscription pleine d'humilité et composée par le général:

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia [ligna?
En signum! En victor! Deus hic. Deus ipse [triumphat.

Telle fut la bataille de Carillon, fait d'armes aussi héroïque qu'inconnu. Pauvre victoire délaissée dont l'histoire de France garde à peine la trace. Son souvenir semble s'être envolé avec le bruit des coches qui en sonnèrent le "Te Deum." La forteresse, témoin de cette lutte épique, a été détruite par les Français eux-mêmes: où fut Carillon, les Anglais ont bâti Tincondéroga. Comme vestige de la journée du 8 juillet 1758, il ne reste qu'un vieux drapeau français, retrouvé à Quebec au fond d'un grenier. Dans leurs fêtes nationales, les Franco-Canadiens qui, eux, n'ont rien oublié, portent aujourd'hui avec orgueil le vieux guidon sous lequel les aïeux ont combattu pour la patrie.

Les Tribulations d'un Fondateur de Journal

Beaucoup des amis de notre œuvre nous ont demandé, et un plus grand nombre se sont demandé à eux-mêmes : "Quand donc va paraître ce PATRIOTE DE L'OUEST, annoncé depuis si longtemps ?

Qu'elle peut bien être la cause de tant de délais?

Les hommes du métier n'ont pas besoin de réponse à ces questions. Ils savent qu'en pareille circonstance c'est toujours l'imprévu qui arrive, et que ce qui ne paraît demander qu'un mois de travail ou de préparation en prend le plus souvent deux ou trois.

Il va sans dire que lorsqu'il s'agit de créer de toutes pièces un établissement d'imprimerie, les retards sont à l'ordre du jour. Si des journaux qui s'impriment chez des étrangers prennent tant de temps à paraître, on peut bien pardonner quelques semaines de retard à un périodique qui veut être chez lui et ne dépendre en aucune manière du bon vouloir des autres.

Naturellement, la grande presse, la presse à journal est la pièce importante entre toutes d'une imprimerie. Afin de pouvoir, dans un avenir assez prochain, mettre à exécution certains plans relatifs à la publication d'un ouvrage de longue haleine, nous n'avons pas reculé devant les dépenses et nous sommes procuré une presse des plus perfectionnées, qui peut imprimer des livres aussi bien qu'un journal.

Nous la présentons ici à nos lecteurs, et pouvons leur assurer que si son ouvrage n'est pas satisfaisant ce ne sera pas sa faute. C'est une machine de 10.000 livres, et une fois que notre pressier se sera bien familiarisé avec son mécanisme, nous espérons que notre journal, comme apparence typographique, n'aura rien à envier aux feuilles des plus grands centres.

Mais cette même presse, commandée le 1er juin et qu'on nous promettait pour le 15 au plus tard, n'est arrivée à destination que le 16 du mois suivant. Première cause de retard.

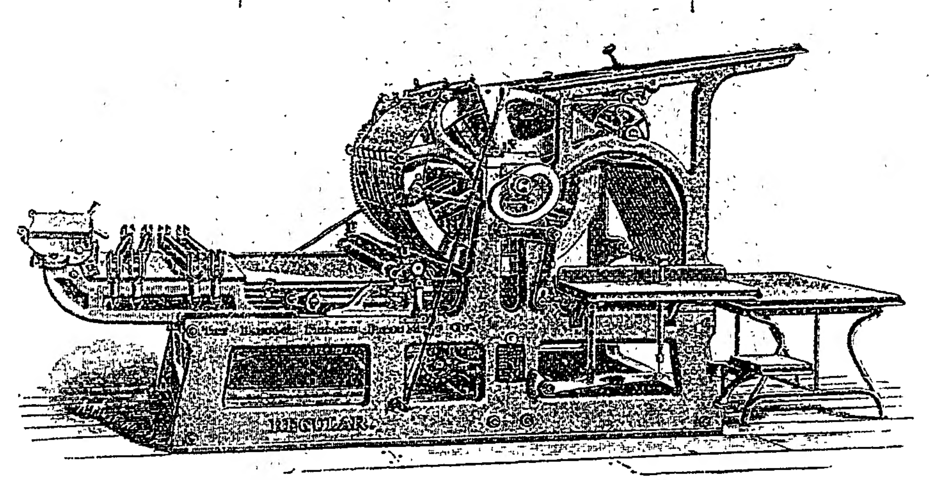
Une machine de ce poids ne peut reposer que sur une base des plus solides si l'on veut qu'elle donne satisfaction. Une fois arrivée, on a constaté que la fondation en ciment qui lui avait été préparée était trop étroite. Il a donc fallu l'agrandir et attendre, dans un désœuvrement plus ou moins complet, que le ciment ait pris la consistance voulue. Deuxième cause de retard.

Mais la plus belle machine ne saurait rien faire sans caractères d'imprimerie ou leur équivalent.

Notre stock sera bientôt des plus complets. Mais en déballant les nombreuses fontes commandées, nous nous sommes vite aperçu que certaines, et des plus nécessaires, avaient été oubliées par l'expéditeur, et d'autres avaient été envoyées incomplètes. Troisième source d'ennui, nouvelle cause de retard. Il nous a fallu réclamer, et naturellement attendre le résultat de nos plaintes.

Inutile d'entrer dans les autres détails. Chacun sait qu'un moteur à gazoline a ses caprices, et parfois semble tenir du mulet, qui n'avance que lorsqu'il lui plaît. Il y a aussi les ouvriers qui n'arrivent pas au jour où on les attend, et mille et une autres causes de retard qui expliqueront pourquoi le PATRIOTE n'a pu paraître plus tôt.

Nous viserons à une régularité que tout le monde désire. Mais, jusqu'à ce que nous soyons parfaitement installés et que nos typographes se soient pleinement acclimatés dans leur nouveau local, nous osons compter sur un peu d'indulgence s'il nous arrivait quelquefois de "manquer le train."



PRESSE DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

HISTOIRE DE BRIGANDS

Une bande de brigands arrêta un pauvre curé, lui disant de jeter sa bourse.

—Je n'en ai pas.

On le fouilla en vain, et les brigands lui dirent :

—Nous ne te lâcherons pas sans que tu nous donnes quelque chose.

—Je n'ai rien que mon bréviaire.

—Eh bien, donne-nous un sermon et, s'il est bon, on te relâchera ; sinon....

Le curé ne pouvait refuser, mais le sujet à choisir était épineux pour plaire à un tel auditoire sans écorner la doctrine.

Il se recueillit et commença ;

Mes Frères, votre vie est toute à l'image de celle de Notre-Seigneur.

Comme lui, vous êtes nés dans une étable, et peut-être plus bas.

Comme lui, vous avez passé votre jeunesse à errer sur les routes.

Comme lui, dans votre âge mûr, vous avez été l'ennemi des riches.

Comme lui, vous mourrez sur un gibet, exposés aux quolibets de la foule.

Comme lui, vous descendrez aux enfers, seulement vous y resterez.

C'est la seule différence que je vois.

On le porta en triomphe jusque chez lui.

Ce numéro du PATRIOTE *est adressé à un grand nombre de personnes qui ne l'ont point demandé. On ne continuera à le leur envoyer que si elles soldent leur abonnement.*

Le Patriote de l'Ouest

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLIÉ A DUCK LAKE, (SASKATCHEWAN)

Par la "BONNE PRESSE" à responsabilité limitée

R. P. MORICE, O.M.I. DIRECTEUR-GÉRANT.

Ah! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères!
Voir tous les Canadiens unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi!
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régnant sur leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi!

(CRÉMAZIE).

ABONNEMENTS :

Pour le Canada	$1.00 par année.
Pour les Etats-Unis	$1.50 "
Pour l'Europe	$2.00 "

Ne pas oublier de majorer de 15 cents tout chèque qu'on pourrait envoyer, afin de couvrir les frais de banque.

POUR LE TARIF DES ANNONCES S'ADRESSER AU DIRECTEUR

DUCK LAKE, LE 22 AOÛT 1910.

POURQUOI CE NOUVEAU JOURNAL

Il est reconnu que le journal est une nécessité de la vie moderne. D'un autre côté, la mentalité du lecteur finit le plus souvent par correspondre à la qualité de ce qu'il lit. En outre, surtout dans notre cher Canada, où les partis politiques ont une si forte organisation et où les passions qu'ils excitent sont parfois si violentes, il est bien difficile d'avoir la vérité sur une question du jour dans les feuilles qui sont leurs organes attitrés. Il est notoire que lorsque les intérêts du parti sont en jeu, aucun de ces organes n'ose méconnaitre les ordres des chefs qui les dirigent et souvent les font vivre.

Depuis longtemps on sentait dans l'Ouest canadien la nécessité d'un journal français qui, indépendant de tout parti, dirait la vérité sans acception de personne, serait un point de ralliement pour les nombreux groupes de langue française plus ou moins perdus au milieu de populations hétérogènes, et se dévouerait à la défense de leurs intérêts, de leur foi et de leur langue.

Aussi fûmes-nous vivement pressé d'accepter le fardeau de la fondation de pareil organe. Après plusieurs semaines d'un refus motivé par des plans pour notre avenir à l'idée desquels nous nous étions fait, une autorité à laquelle nous devons respect et obéissance nous a fait consentir à nous charger de l'entreprise.

Et maintenant, après des mois de préparation active, après que nous avons surmonté des difficultés, surtout d'ordre matériel, qui semblaient devoir rendre impossible la réalisation de nos plans, nous voici à l'œuvre, au service des hautes autorités qui ont bien voulu nous témoigner une confiance si honorable pour notre humble personne et du public de langue française dont le Nord-Ouest canadien est devenu la seconde patrie.

Qu'adviendra-t-il de notre entreprise?

Les prophètes de malheur ne nous ont point manqué. Aujourd'hui même assez nombreux sont ceux qui doutent du succès final. Leurs pronostics seront-ils réalisés?

Nous ne saurions le dire. Ce dont nous sommes sûr c'est que l'issue de notre tentative dépend considérablement de la bonne volonté de ceux qui liront ces lignes.

Il va sans dire que nous ferons de notre mieux. Mais en usant de beaucoup d'indulgence et en nous aidant dans la mesure de leurs forces—en nous recrutant de nombreux abonnés et, dans certains cas, en nous envoyant des correspondances sur leurs localités respectives— nos compatriotes de l'Ouest contribueront puissement au succès de notre œvre.

NOTRE PROGRAMME

Que sera le *Patriote de l'Ouest* ?

Nous pourrions répondre en disant simplement: lisez et étudiez le présent numéro ; il est un indice suffisant de ce que nous voulons faire pour ceux qui doivent suivre. Pour quiconque n'en a pas le temps nous dirons :

Notre journal sera avant tout une feuille catholique, indépendante de tout parti politique, amie de la vérité sans imprudences, et ennemie de tout ce qu'un chrétien doit éviter. Pour nous les principes primeront les avantages, matériels et autres, dont on pourrait nous offrir la perspective.

Cela ne signifie nullement que nous exclueron de nos colonnes ce qui peut procurer une honnête récréation. Nous n'écrirons point pour des moines, pas plus que pour des docteurs. Le fermier, fatigué du rude labeur des champs, l'artisan qui a coulé de longues heures sous le poids de la chaleur du jour, l'homme de profession libérale qui est resté des journées entières emprisonné entre les quatre murs de son cabinet, tous éprouvent de temps à autre le besoin de repos. Une certaine détente de l'esprit, quelques heures de lecture attrayante sont alors les bienvenues.

Nous essaierons de les leur procurer.

Par ailleurs, le titre de notre journal proclame assez haut que nous voulons servir tous nos concitoyens de langue française dans l'Ouest. Nous les défendrons quand ils seront attaqués. Nous réclamerons leur droit de vivre honorablement dans le pays qu'ont découvert leurs pères.

Avant tout, nous nous attacherons à contribuer de tout notre pouvoir à la conservation de leur belle langue, à laquelle les traités les plus solennels ont assuré la même légalité qu'à la langue anglaise.

Le français a précédé l'anglais dans ce pays. Le transfer du Canada à la Couronne britannique n'a jamais été censé entraîner avec lui la disparition de notre langue à l'Ouest, pas plus que sur les bords du Saint-Laurent.

C'est tout le contraire qui a été stipulé, et bien lâche serait l'individu de race française qui ne soutiendrait pas en toutes circonstances la langue des Champlain, des Maisonneuve et des Lavérendrye.

C'est dire aussi que tout ce qui tend à l'augmentation numérique ce ceux qui la parlent dans les trois provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta est d'avance assuré de notre appui. En d'autres termes, nous voudrions être colonisateur autant que journaliste.

UNE BONNE AUBAINE

S'il est vrai que rien n'est parfait sur la terre et que l'omniscience n'est point de ce monde, cette remarque doit s'appliquer d'une manière toute spéciale à un journal qui commence.

Nous croyons donc avoir droit à l'indulgence de nos lecteurs. L'enfant qui s'essaie à marcher fera peut-être un fameux coureur; en attendant les années on doit l'excuser s'il lui arrive de trébucher et parfois même de tomber.

Nous essaierons de nous tenir droit, et pour mieux réussir nous appuierons sur les autres. Si nous n'avons pas personnellement ce qu'il faut pour instruire et intéresser autant que nous les voudrions, nous demanderons à des collaborateurs de choix de nous aider à atteindre ce but.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des évènements qui, en 1869-70 et en 1885, bouleversèrent le monde politique dans les plaines de l'Ouest. Parmi les principaux acteurs de la première période et les spectateurs les plus en vue de la seconde est un M. Louis Schmidt, Métis qui fut envoyé par Mgr. Taché faire ses études dans l'Est en même temps que le fameux Louis Riel.

À notre demande ce Métis, dont la supériorité intellectuelle est établie, a bien voulu écrire ses mémoires pour notre journal. Aussitôt que sa circulation sera ce que nous la voulons, c'est-à-dire dans quelques semaines, nous en commencerons la publication.

C'est là une primeur que nos lecteurs, présents et futurs, sauront apprécier, une aubaine dont les journaux anglais seraient fiers. Nos amis se hâteront donc de faire un effort pour répandre notre feuille dans leur voisinage, et nous ne tarderons pas à leur servir ce régal.

Le Bon Journal

Qu'est-ce que le bon journal ?

C'est un ami qui voyage de maison en maison, s'assied au foyer, apporte les nouvelles du pays et du dehors, nouvelles qu'il se donne beaucoup de peine à recueillir.

C'est un ami qui cause volontiers, apportant non seulement des nouvelles mais encore des idées, des conseils, des avis précieux.

Le bon journal, c'est le commis-voyageur de l'information. Il tient une pacottille d'articles, de dépêches, de faits divers.

* * *

Le bon journal c'est aussi un apôtre, un missionnaire ambulant au service de la vérité.

Léon XIII, le grand Pape prédécesseur de cet autre grand Pape Pie X, disait : "Un journal catholique, dans une paroisse, c'est une mission perpétuelle."

Pie X, recevant un journaliste en audience particulière, daigna bénir la plume dont il se servait.

Un grand évêque allemand disait :"Si Saint Paul revenait aujourd'hui sur la terre, il se ferait journaliste."

* * *

Les Actes des Apôtres constituent l'un des premiers, des grands journaux du Christianisme.

L'Evangile lui-même est, peut-on le dire, le journal quotidien de la vie, des actes, des prédications, des miracles, de la mort et de la résurrection du Christ, rédigé par quatre journalistes inspirés.

Les Epitres des Apôtres étaient des lettres qui circulaient, comme les journaux de nos jours, parmi les premiers chrétiens.

Les Actes des Martyrs étaient tenus, au jour le jour, par les "Scribes," qui suivaient les procès subis par les chrétiens. Ils faisaient le "reportage" au "poignet" des interrogatoires souvent sténographiés. Les ACTA MARTYRUM constituaient le journal du soir des chrétiens dans les catacombes....

Vous voyez que le bon journal a de grands ancêtres dont il saît se montrer digne.

* * *

Le bon journal est un porte-voix, le porte-voix des honnêtes gens, le porte-voix de l'opinion publique bien informée, éclairée sur toutes les questions du jour, sur tous les évènements du jour.

Le bon journal est un ami, un défenseur, un protecteur des intérêts du peuple et de ses droits, de ses libertés, des principes et des lois justes, de la religion, de la patrie, de la race, de la langue, de la liberté.

Le bon journaliste en combattant pour ces causes manie une plume qui vaut une épée. De ce chef il a droit aux sympathies ardentes de tous ceux qui en connaissent le prix.

* * *

Le prêtre vit de l'autel, le bon journaliste doit vivre de son journal. Plus peut-être que le fermier, l'ouvrier, il gagne son pain quotidien à la sueur de son front.

* * *

Il faut donc soutenir énergiquement le bon journal; il faut l'aider à vivre. Il faut lui faire le don de la vraie charité, celle du cœur et de la bourse—Dieu vous le rendra, Lui qui récompense le verre d'eau!

Dieu vous le rendra, car le bon journal est pour un pays une bénédiction, comme le bon prêtre, le bon missionnaire, le bon évêque, le bon député, le bon conseiller, le bon agent d'affaires, le bon fermier.

* * *

Le bon journal est un bienfait. Il vaut son pesant d'or, par le bien qu'il fait, par le mal qu'il empêche, par la vérité qu'il répand, par la lumière qu'il allume dans les intelligences, par le courage qu'il sème dans les cœurs, par l'union qu'il établit entre les honnêtes gens, entre les patriotes, entre les chrétiens.

× × ×

Le bon journal est une force. Le bon journal est un marteau qui enfonce le clou au bon endroit—et qui le rive, au besoin—quand il s'agit de fermer la bouche au mensonge.

Le bon journal est le forgeron de la vérité. Il en fait jaillir l'étincelle, il en fait resplendir la lumière. Il en fait une arme, un outil.

La vérité, de nos jours a fort besoin du bon journal. La vérité est, sans cesse, aux prises avec la conspiration du mensonge, de l'hypocrisie, de la calomnie. Et si le bon journal n'est pas là pour clamer la vérité sur les toits, elle reste au fond du puits où le mensonge voudrait la tenir toujours cachée.

× × ×

Le bon journal est la voix de la conscience.

Le bon journal quand il est chrétien, participe, en quelque sorte du Christ Lui-même qui est la lumière brillant dans les ténèbres—du Christ qui est la vérité, la voie, la vie.

La bon journal va partout, même là où les prêtres du Christ ne pénétrent pas toujours.

Le bon journal passe en faisant le bien.

C'est un trait d'union entre les fidèles, l'Église, le prêtre, ce grand apôtre vivant du bien, de la vérité, apôtre de Dieu et dès lois de Dieu.

L'ennemi de l'Église, du prêtre, du bien, de la vérité, de Dieu a fait de la presse son arme favorite, dirigée à la fois contre la religion et contre la patrie.

Le bon journal c'est la presse servant les seules causes qui vaillent la peine d'être servies ici-bas; la cause de Dieu et des âmes la cause du pays, du travail, de l'ordre, de la paix.

× × ×

Par le bon journal se formera le bon peuple, se feront les bonnes lois s'éclaireront les bons électeurs, qui éliront de bons députés, de bons conseillers.

Le bon journal ne sera jamais un journal de parti, mais le journal de tous.

Et par cela même il sera le journal impartial par excellence.

Aussi le bon journal n'aura-t-il rien de commun avec le"fonds des reptiles." Il n'aura point d'assiette au beurre à lècher. Il ne vivra pas de soupe servie par la cuiller officielle, puisant dans la gamelle de l'Etât ou dans la caisse des contribuables.

× × ×

Le bon journal sera le journal libre—vraiment digne de la liberté.

Ce sera le journal "franc," digne des Canadiens-Français dont il sera l'organe et l'ami, parce qu'il défendra leur race et parlera la langue de tous ceux qui parlent la vieille langue des "francs."

+ + +

Eh bien, voilà ce que sera le "Patriote de l'Ouest."

LOUIS HACAULT.

Les dépenses initiales d'une publication comme la nôtre sont immenses. Nous n'avons pas les moyens de l'envoyer gratis à n'importe qui. Nous ne pouvons même en attendre un an le paiement. Envoyez donc immédiatement le montant de votre abonnement. C'est le seul moyen de le recevoir régulièrement.

POUR LES PRINCIPES

Voici comment M. l'abbé Benjamin, directeur de la "Croix de l'Eure" répond à certains lecteurs, qui lui reprochaient que son journal n'était pas intéressant :

"Il n'y a pas assez de faits-divers, écrit l'un d'eux, contez-nous les vols de poules et de lapins ; il ne faut pas qu'on écrase un chien dans toute l'étendue du département sans que nous le sachions !

"Voici notre réponse. Faut-il acheter le succès en SACRIFIANT des PRINCIPES ? Sommes-nous journalistes POUR FLATTER avant tout les préjugés du public ?..

"..Nous voulons faire un journal utile et moral. Nous voulons discuter des idées, défendre des PRINCIPES, PROPAGER LA VÉRITÉ.

"Nous ne sommes ni des bateleurs, ni des charlatans. Nous sommes des CITOYENS CATHOLIQUES qui cherchent, PAR LEUR JOURNAL, à rendre service à ceux qui leur font l'honneur de les lire, en les instruisant et en les éclairant.

"Rien de plus facile que d'assaisonner, à une sauce très piquante, une demi-douzaine de faits-divers scabreux ; rien de plus aisé que de déshonorer sa plume au récit des querelles des faux ménages et des turpitudes qui s'étalent à la Cour d'assises ou se pavannent en police correctionnelle.

"Nous ne voulons pas que nos lecteurs souillent leur esprit et leur cœur des hontes ramassées dans le sang des crimes ou dans la boue des bouges.

"Nous ne demandons qu'à réaliser sans cesse des améliorations nouvelles. Mais nous tenons à le déclarer avec quelque hautaine intransigeance, nous ne ferons pas un pas dans la voie où certains voudraient nous entraîner.

"Notre devoir n'est pas de flatter les préjugés, mais de les combattre et de les détruire."

La Situation en Espagne

Le gouvernement Maura étant tombé, le ministre libéral qui lui a succédé s'est empressé de montrer par des actes absolument irréguliers son hostilité vis-à-vis de la religion de la quasi-totalité des Espagnols.

D'abord, en fragrante violation du Concordat passé avec le Saint-Siège, il a permis aux sectes protestantes de se servir des emblèmes catholiques et autres moyens déloyaux pour attirer à elles les gens peu instruits. Aux protestations du Saint-Siège le gouvernement a répondu par un refus catégorique de rappeler cette mesure irrégulière et a même poussé l'insolence jusqu'à demander l'abolition du Concordat qui défend pareilles pratiques frauduleuses, la fermeture d'une foule de couvents etc.

Sur le refus du Pape de traiter de ces matières avant que le décret anti-Concordataire ait été annulé le Chef libéral a brisé toutes relations officielle avec Rome en rappelant l'ambassadeur espagnol au Vatican.

Les provinces du nord, où l'élément carliste est loin d'être mort, ont voulu protester par un meeting monstre. Mais le premier ministre a fait masser des troupes pour empêcher pareille démonstration, et le Cardinal Sécrétaire d'État a conseillé aux catholiques de ne pas insister.

Telle est, au moment de mettre sous presse, l'état exact de la situation en Espagne. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant des développements ultérieurs que pourrait prendre la question dans la peninsule Ibérique.

Les Comtemporains de l'Ouest Canadien

I.—S. G. MGR. A. P. LANGEVIN, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Langevin appartient à une très ancienne famille canadienne des bords du Saint-Laurent. Son père, François-Théophile Langevin, naquit à Varennes. D'abord élève du collège de St-Hyacinthe, il en sortit pour embrasser la profession du notariat. Il épousa Mlle Marie-Paméla Racicot, fille de M. le notaire Racicot, du Sault-au-Récollet qui avait confié l'éducation de sa fille aux soins éclairés des Dames du Sacré-Cœur, pendant qu'un autre de ses enfants se préparait au sacerdoce. Ce dernier est devenu M. l'abbé Z. Racicot, chanoine, et primicier du chapitre de la cathédrale de Montréal, puis évêque titulaire de Pogla et coadjuteur de Mgr. l'archevêque de Montréal.

C'est de ce mariage que naquit Mgr. Langevin, le 23 août 1855, à Saint-Isidore, paroisse du comté de Laprairie, dans la province de Québec, où le jeune notaire était fixé pour l'exercice de sa profession. Il fut, dès le lendemain, baptisé sous les noms de Louis-Philippe-Adélard à Saint-Rémi, paroisse voisine, par M. l'abbé J. B. Lemonde. L'absence du curé de Saint-Isidore, M. l'abbé Narcisse Trudel, alors en retraite pastorale, explique l'accomplissement de cette pieuse cérémonie en dehors de la paroisse natale. L'heureuse foi de nos pères les portait à ne pas priver d'un seul jour leurs nouveaux-nés des grâces du sacrement qui fait les chrétiens.

Il y avait alors dans la paroisse de Saint-Isidore un Français, né en Lorraine, qui tenait, avec sa femme, une école élémentaire. C'est de cette dernière que l'enfant qui devait être l'Archevêque de Saint-Boniface, reçut ses premières leçons d'alphabet.

Il venait de faire sa première communion, quand en 1867 il entra au Collège de Montréal pour y faire son cours complet. Il passa huit ans dans cette grande maison d'éducation.

Sa piété poussant le jeune élève vers l'état ecclésiastique, il prit la soutane en 1875, et dès lors fut chargé de l'enseignement du latin ; d'abord des éléments, puis de la seconde année, enfin de la syntaxe. En 1877, il passe au grand séminaire où il demeure jusqu'en 1878 mais alors, frappé d'épuisement par suite de l'enseignement, il est obligé de quitter momentanément le séminaire et de prendre quelque repos.

Il reparaît cependant en 1879, au Collège de Montréal, comme surveillant.

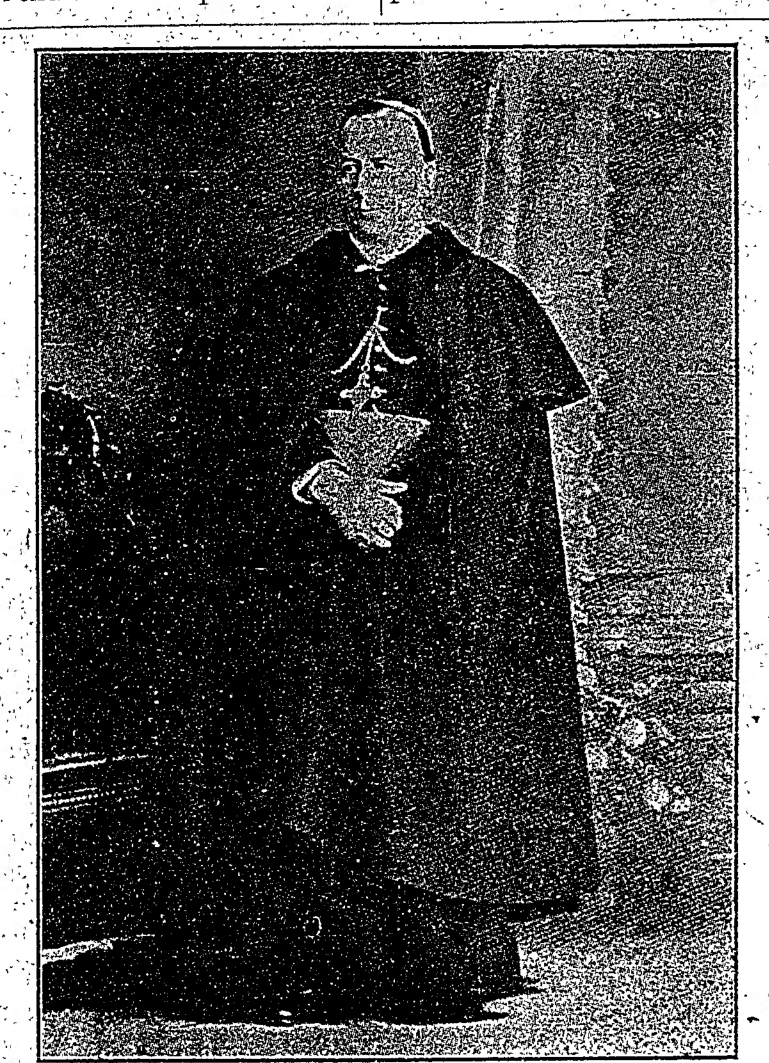
L'année suivante, 1880, le jeune clerc passe au Collège Sainte-Marie chez les RR. Pères Jésuites, en qualité de surveillant. Déjà, il avait reçu, au grand séminaire de Montréal, des mains de Monseigneur Fabre, les ordres sacrés, jusqu'au diaconat inclusivement. Durant les vacances, il avait eu l'occasion de servir ce dernier en qualité de secrétaire intérimaire, pendant la visite pastorale.

L'abbé Langevin méditait alors un grand changement dans son existence : il demanda en 1881 de pouvoir entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Sa demande ayant été agréée il se rendit au Noviciat de Lachine où il se forma à la vie religieuse sous la direction du R. P. Boisramé. Le 25 juillet 1882 il prononça ses vœux perpétuels devant le R. P. Antoine alors provincial, et le 30 du même mois il recevait la prêtrise des mains de Mgr Fabre dans une chapelle élevée par son oncle, la chapelle des Soeurs du Bon Pasteur à Montréal.

De 1882 à 1885, le jeune prêtre oblat exerça les fonctions de missionnaire à l'église Saint-Pierre, de Montréal, sous la direction du R. P. Lefebvre.

En 1885 ses supérieurs le font passer au Collège d'Ottawa. Il y demeure jusqu'en 1893, et y devient directeur du Grand Séminaire, sous-doyen de la faculté de théologie, professeur de morale et d'éloquence sacrée. Au milieu des occupations d'un travail si absorbant, il exerce en outre pendant deux ans les fonctions de chapelain au couvent de N.-D. du Sacré Cœur d'Ottawa et d'assistant-chapelain au Bon Pasteur de cette même ville.

Mais la Providence avait décrété que son zèle s'exercerait ailleurs.



SA GRANDEUR MONSEIGNEUR A. P. LANGEVIN, O. M. I.
Archevêque de St-Boniface.

Le 1er juillet 1893, il arrivait à Saint-Boniface, envoyé par ses supérieurs, à la demande expresse de celui qui y occupait alors avec tant d'éclat le siège archiépiscopal. Le R.P. Langevin devenait le vicaire des missions.

On le désignait déjà comme le futur coadjuteur de Mgr. Taché, avec droit de succession.

En le recevant, Mgr Taché lui dit: "Il y a dix ans que je vous demande. Nos deux existences se confondront désormais en une seule. Vous n'aurez pas de secrets pour moi, et je n'en aurai pas pour vous."

En mai 1894, le R.P. Langevin dut ajouter à ses labeurs ceux de curé de l'église Ste-Marie, Winnipeg. Il occupait ce double poste—vicaire des missions et curé de Ste-Marie—quand, à la fin de juin de l'année suivante, il dut monter en chaire et annoncer, dans un discours éloquent, le grand deuil qui venait de frapper l'Église de Saint-Boniface dans la mort de Mgr Taché.

Sept mois après, Notre Saint Père le Pape l'appelait à mettre fin à ce deuil en montant sur le siège de St-Boniface.

Il nous serait parfaitement impossible, dans l'espace limité dont nous pouvons disposer, de donner même une esquisse de la carrière du nouvel Archevêque de St-Boniface. Mgr Langevin n'était pas plus tôt assis sur le trône de feu Mgr Taché qu'il se dépensa sans relâche pour toutes les bonnes causes, et spécialement celle de l'éducation chrétienne honteusement trahie par ceux qui avaient promis de la soutenir.

Son activité sous ce rapport lui fit des ennemis, qui, pourtant ne peuvent s'empêcher de l'estimer en proportion même de l'étendue de son zèle et de son courage, maintenant bien établis.

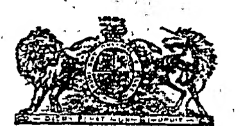
Maintes fois abattu, écrasé, par l'excès du travail occasionné par des luttes incessantes et l'administration d'un immense diocèse il dût s'avouer momentanément vaincu par la maladie. Mais chaque fois il ne s'est reposé que pour mieux lutter.

Notons en terminant l'érection de sa cathédrale, édifice en pierre massive qui est un des plus importants monuments du genre de tout le Canada. Tout dernièrement. il a aussi fondé un Petit Séminaire, sur lequel nous aurons à revenir dans un de nos prochains numéros. Enfin, l'établissement d'une nouvelle congrégation religieuse, celle des Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée, montre bien que la sollicitude du digne archevêque dépasse de beaucoup les limites de sa ville épiscopale.

—Nous accusons réception du palmarès du Collège de Saint-Boniface pour 1909-1910, charmante brochure de 87 pages enrichie de nombreuses illustrations.

La longue liste des élèves de cette florissante institution— 364 en tout— est sa meilleure recommandation. Dans une autre colonne nos lecteurs en trouveront l'annonce.

Ceux qui parmi eux auraient des enfants qui désireraient être un peu plus que des fermiers ne pourraient mieux faire que de les envoyer en Septembre prochain continuer leurs études à ce siège de la science et de la bonne éducation.



RÉSUMÉ DES RÈGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN

Toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de dix-huit ans, peut prendre comme homestead un quart de section des terres du gouvernement dans le Manitoba, la Saskatchewan ou l'Alberta.

Le demandeur doit comparaître personnellement à l'agence ou à la sous-agence des terres du district. Une entrée de homestead peut être faite par procuration, sous certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du demandeur.

DEVOIRS.—Un séjour de six mois chaque année sur le terrain et la mise en culture de celui-ci durant un terme de trois ans. Un possesseur de homestead peut vivre dans un rayon de 9 milles de son homestead, sur une ferme de pas moins de 80 âcres possédée ou cultivée par lui, ou possédée par son père, sa mère, son fils, sa fille, son frère ou sa sœur.

En certains districts un possesseur de homestead de bonne foi peut prendre en préemption un homestead dans le voisinage du sien. Le prix d'achat en est de \$3.00 l'âcre et les devoirs sont les suivants : résider sur l'un ou l'autre homestead, six mois chaque année pendant six ans, à dater de l'enregistrement du homestead, y compris le temps nécessaire pour mériter les lettres patentes dudit homestead, et en plus culture de 50 acres extra.

Un colon qui a utilisé son droit de homestead et ne peut acheter de homestead de préemption dans son district, peut en acheter un dans certains districts aux conditions suivantes :

Prix \$3.00 l'âcre. Devoirs : Résidence de six mois chaque année pendant trois ans, culture de 50 acres et construction d'une maison d'une valeur de \$300.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.-B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi tel et tel parti n'annonce-t-il point dans le "Patriote"? —Parce qu'il ne tient point à votre clientèle. Allez donc chez ceux qui la désirent et qui par conséquent sont sûrs de vous bien recevoir.

LA MALADIE D'AUJOURD'HUI

La grande maladie de notre temps est la lâcheté. Toutes les audaces viennent de là et elles iront loin. Qui ne résiste pas quand il s'agit de la cause de Dieu est complice. Nous subirons d'effroyables malheurs. Le temps vient où il n'y aura d'heureux que ceux qui voudront souffrir.

L. VEUILLOT.

AUTHENTIQUE

Nous, R...., gendarme, ayant été informé qu'un individu qui se faisait passer pour aliéné, parcouraitle pays en état de vagabondage, l'avons arrêté et lui ayant demandé de nous faire connaître ses nom, prénoms, etc. Il nous a subitement répondu que nous étions une f... bête. Sur quoi, ayant reconnu que cet individu jouissait de tout son esprit, nous avons dressé le présent procès-verbal.

Est-ce le tour de l'Espagne?

On sait que, depuis la chute du ministère Maura, la catholique Espagne est entrée dans une voie de persécution qui inquiète considérablement ses amis. Il paraîtrait même que le roi Alphonse, malgré l'éducation si profondément chrétienne qu'il doit à sa mère, fléchirait quelque peu sous le vent d'impiété déchaîné par les écoles soi-disant libres du franc-maçon Ferrer. La Croix, de Paris, termine ainsi un article magistral sur la persécution religieuse en Espagne.

La reine-mère Marie-Christine a beaucoup à souffrir, on le conçoit, de cet état de choses. Cette femme énergique et chrétienne a su gagner l'amour et la vénération de tous les Espagnols dignes de ce nom. Jusqu'ici, le jeune roi n'avait pas craint de suivre ses conseils. Mais, depuis son mariage, Alphonse XIII semble écouter plus volontiers des voix moins sûres. Marie-Christine lui a, en tous cas, déclaré que, si l'on donnait suite au projet de la chapelle protestante dans le palais, elle se retirerait à Miramar, sa propriété particulière, ou même rentrerait en Autriche.

Ce serait là un malheur pour le pauvre souverain déjà si faible, si désemparé devant les exigences des ennemis de l'Eglise qui sont — y pense-t-il bien ? — ceux de la monarchie. Lui-même aurait avoué son impuissance dans une lettre au Vatican, où il était impossible de réagir.

Du reste, des bruits fâcheux circulent sur son compte. Au dire de certaines gens, Alphonse XIII serait criblé de dettes, qui le mettraient à la merci des juifs et des agioteurs. D'autres ont remarqué qu'après chacun de ses voyages à l'étranger, le roi entre pire qu'il n'était sorti, à la différence de ceux qui vont prendre les eaux et en reviennent mieux portants. Lors de sa dernière visite à Londres il aurait donné des gages à l'Angleterre hérétique. Toujours est-il qu'en arrivant à Saint-Sébastien, il lui échappait cette phrase malheureuse:"Je suis catholique, mais je ne veux pas être clérical !"

Voilà des mots qui en suggèrent long, dans la bouche d'un roi d'Espagne.

On a remarqué, en outre, que la cour n'a pas fait demander, au sixième mois de la grossesse de la reine, l'oraison habituelle. C'est une infraction aux traditions royales. Aussi le peuple a-t-il vu, dans la venue de l'enfant mort-né, un châtiment de Dieu.

Je connais quelqu'un qui, derrière la coulisse, se frotte allègrement les mains et se réjouit de cette "protestantisation" de l'Espagne catholique. C'est la sectaire "Protestant Alliance" de Londres : ce sont les "kensitistes" et les habitués d'Exeter Hall. Ce qui se passe dans la péninsule fait admirablement leur jeu.

Mais le moment est vraiment mal choisi pour souffleter, par une série de mesures antireligieuses, l'Eglise d'Espagne. Dans deux mois l'Espagne va fêter le centenaire du grand apologiste Balmès, l'immortel auteur du "Protestantisme comparé au Catholicisme". Et c'est ce moment qui est choisi pour faire, dans le pays, l'œuvre de l'hérésie! Il est des provocations aveugles et mal venues qui peuvent entraîner au loin: il est des insultes qu'il faut ensuite payer très cher. Beaucoup d'Espagnols se demandent si leur pays va devenir, comme le Portugal, une étoile de dixième grandeur destinée à graviter dans l'orbite de l'Angleterre.

Montrez ce numéro à vos voisins et faites-les abonner en nous envoyant une piastre, le prix des journaux qui ne contiennent que la moitié de la matière du nôtre.

Pickpocket Malgré Lui !

—Cher père, toi si bon et si juste, tu pardonneras, et tu oublieras. Hervé fut malheureux et non coupable, tu le sais bien. C'est la malchance qui a tout fait. Parce qu'il fût victime d'un méchant hazard, oserais-tu briser sa vie?

Le général Fresnay repoussa non sans douceur la blonde enfant qui s'appuyait sur son épaule et répondit d'un ton inflexible:

—Je n'ai rien à pardonner à cet étourneau qui est parfaitement honnête, mais je n'oublierai point que d'autres ont pu douter de lui un instant....et tu ne seras jamais sa femme.

Loin de se tenir pour battue, la jolie Simonne redoubla de prières pathétiques.

—Oh ! mon père, ne sois pas cruel pour ta fille et pour un neveu que tu aimes comme un fils. Notre amour est né sous tes yeux et tu l'encourageais de tes sourires. Un bon officier n'est pas fait pour les spéculations financières. Hervé a cru aux paroles d'un ami honnête et bien intentionné.

Lorsqu'une série de déveines ont rendu désastreuse une affaire qui devait être excellente, les deux camarades ont eu le même noble geste. Ils se sont retirés les mains vides et nettes, n'ayant perdu que leur argent.

—Eh ! cher père, qui sait si toi-même, à leur âge..

—Corbleu! mademoiselle, qu'osez vous insinuer? gronda le général. Pas une seconde dans ma vie, je n'ai joué un rôle équivoque.

Puisque, en ce triste siècle, les enfants se permettent de douter de leurs parents, fouillez mon passé et si vous y trouvez même l'apparence d'un acte incorrect, je vous marie en deux trois mouvements au godelureau dont vous plaidez si bien la cause.

Jusque-là qu'on ne m'en parle plus.

Le général, ses gros sourcils blancs hérisés de colère s'était levé soufflant et maugréant.

Simonne, peu effrayée tant elle était brave, se jeta dans les bras paternels.

—Méchant.. méchant père! Je sais trop que je ne te prendrai jamais en faute et qu'il me faudra mourir de chagrin..car vivre sans Hervé..vois-tu..ce n'est pas possible.

—Rompez, mademoiselle, grommela l'officier écartant l'audacieuse.

Et il sortit avec un grand bruit d'éperons.

Presque aussitôt, une portière se souleva et un beau lieutenant d'artillerie apparut.

—Hervé, mon Hervé, il ne consent pas! s'écria Simonne se laissant glisser dans un fauteuil.

—Que nous sommes malheureux!

Déjà le jeune homme était à ses pieds.

—Courage, ma chérie. Il y a peut-être un moyen de l'amadouer. Si je partais pour les colonies et si je me distinguais beaucoup..

—Oh ! nous quitter.. Non je ne veux pas. Cherchons autre chose. Mais voilà miss qui arrive..Plus moyen de causer. Vite au piano. Faire de la musique ensemble, c'est encore bien doux.

Quelques brillants accords retentirent dans le petit salon sobrement éclairé, puis Simonne, se penchant vers son cousin, dit à voix basse :

—Ce qu'il faudrait, vois-tu, c'est qu'une légère mésaventure fit choir de son piédestal d'orgueil, ce méchant père.

Ciel ! que je suis mauvaise ! Ne vas-tu pas prendre en horreur la fille dénaturée?

Hervé ne put répondre que par un regard éloquent.

La gouvernante, entrée à pas menus jouait déjà son rôle de Mentor.

Pendant ce tendre dialogue, le général Fresnay s'était mis en habit et quittait l'hôtel.

Une voiture stationnait devant la porte. Elle le transporta de l'avenue des Champs-Elysées au boulevard St-Germain, chez un vieux camarade qui avait, comme lui, la passion du bridge.

Le père de Simonne commit assez de fautes pour se faire traiter de mazette, absorba quelques grogs en guise de consolation et reprit pédestrement le chemin du logis.

Dès les premiers pas du général sur le pont de la Concorde, un homme qui courait derrière lui le heurta durement, dit un vague "Pardon !" et reprit sa course de plus belle.

—Malotru ! marmota l'officier.. Venir se jeter sur moi quand il y a tant de place autour.

Et soudain, reconnaissant la manière de procéder d'habiles filous qui dévalisent leur victime à la faveur d'un choc, il palpa ses poches d'une main fébrile et jura comme un païen.

Son chronomètre avait disparu.

Une fureur sans nom s'empara du général, très énervé déjà par sa discussion avec une enfant trop aimée.

Il prit son élan, arriva en trombe sur le voleur et le secouant à l'étourdir se mit à vociférer :

—La montre!.. La montre.. tout de suite..Ah ! tu ne veux pas, malandrin ?.. C'est bon.. Une.. deux..

Le pickpocket essaya de se dégager d'un bond fou, mais la vue du revolver, braqué sur lui par la victime récalcitrante, l'assagit instantanément.

Il bredouilla des mots confus, rendit le chronomètre et fila comme un météore vers la lanterne du dernier omnibus qui brillait faiblement dans le lointain.

Le général, resté maître du champ de bataille, suivit le fuyard d'un regard furibond.

—Rien de plus lâche qu'un voleur, grondait-il. Dommage que celui-ci n'ait pas une vélléité de résistance. Une balle dans la tête était tout ce qu'il méritait..et cela eût fait un bandit de moins.

Tout en ruminant ses pensées homicides, le promeneur regagnait ses pénates l'œil au guet et scrutait les coins d'ombre. Mais nul apache ne se montra plus.

Comme le général pénétrait à pas discrets dans le vestibule de son hôtel, la porte du salon s'ouvrit et Simonne parut.

—Encore sur pied, mademoiselle, dit M. Fresnay, en faisant la grosse voix.

—Il n'est pas très tard, cher père..D'ailleurs je n'aurais pas pu m'endormir avant de t'avoir embrassé.

Attendri par la câlinerie de ces paroles, l'officier demanda :

—Et tu m'attendais toute seule?

—Non, père. Miss et Hervé sont là. Ne veux-tu pas leur dire bonsoir ? Miss avait une fringale de musique. Nous avons pianoté beaucoup.

Hervé qui s'absente demain, désirerait prendre congé de son cher oncle. Bien que tu le refuses pour fils, j'espère que tu n'oublies pas qu'il est ton unique neveu.

—Silence dans les rangs, beau masque ! gromela le général en entrant dans sa chambre, où Simonne le suivit.

Comme après avoir enlevé son pardessus il tirait sa montre, la jeune fille s'exclama :

—Tu as donc acheté un nouveau chronomètre ?

—Non, certes. D'où te viens cette idée ?

—Mais, père, regarde.

Le général obéit et parut changé en statue de la stupéfaction.

Dans le vide poche que lui désignait Simonne, l'infortuné reconnaissait sa montre qu'il avait oublié de prendre en sortant.

Mais alors d'où venait le bijou qui brillait dans ses doigts?

Une longue minute, il l'examina sans comprendre, puis la vérité l'éblouit.

Ce bijou il l'avait extorqué, revolver au poing, à un passant inoffensif qui avait bien failli perdre la vie en même temps que sa montre.

—Un mot, un geste de refus et ..je l'assassinais bredouilla le malheux officier, s'affaissant plus mort que vif sur une causeuse.

La jeune fille murmura :

—Comme tu sembles troublé ? Qu'y a-t-il donc, cher père ?

Le général respirait avec effort :

—Je suis un détrousseur de grand chemin, dit-il enfin. Un pickpocket..un apache.

Si je ne suis pas un assassin, il s'en est fallu de bien peu !

—Père..père..aurais-tu le délire ? demanda Simonne épouvantée. Oh ! oui, comment en douter ?

Elle courut se pencher sur l'escalier et appela de toutes ses forces.

—Miss!..Hervé!..Venez vite!

Puis elle revint prodiguer des soins empressés à l'auteur de ses jours.

Le général, la face empourprée, les yeux hagards essayait d'enlever son faux-col.

Simonne l'aida, puis lui offrit un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait, puis ouvrit la croisée aux souffles purs de cette belle nuit.

L'Anglaise et le lieutenant accouraient plein d'émoi.

—Mon père est très souffrant. Il a le délire, expliqua la jeune fille à voix basse. Croyez-vous qu'il s'imagine avoir volé cette montre ?

M. Fresnay, un peu remis de sa foudroyante surprise, se redressa et dit :

—Ce n'est que trop vrai, j'ai dévalisé un passant en m'imaginant lui reprendre mon bien.

Hervé, tant que tu n'auras pas retrouvé ma victime, je me sentirai diminué....presque déshonoré.

Ce genre d'étourderie passe les bornes...

—Comptez sur moi, cher oncle, répondit le jeune homme. Mais je vous avouerai que je ne comprends pas très bien l'incident auquel vous faites allusion.

—Ah ! mon pauvre ami, écoute.

Et le général commença le plus véridique des récits.

En dépit de ses roulements d'yeux et du chevrotement de sa voix, ce fut le côté comique de l'aventure qui frappa surtout Hervé et Simonne.

En proie à une gaieté irrésistible ils roulaient leurs fronts, l'un contre la portière, l'autre sur les genoux paternels.

—Excuse-nous.. C'est.. c'est nerveux, je t'assure. balbutiait la jeune fille, à demi suffoquée.

Mais une idée lumineuse traversa soudain l'esprit de Simonne.

—Hervé ! quel bonheur! s'écria-t-elle. Puisque mon père a promis de nous marier en deux temps et trois mouvements si nous découvrions dans sa vie l'apparence d'un acte incorrect, nous voici fiancés, il me semble.

—Père chéri, console-toi. On le retrouvera, ton fuyard. Ce qu'on lui a pris lui sera rendu avec usure. De plus, il sera choyé, fêté, invité à la plus joyeuse des noces.

Et comme l'exaltation du "pickpocket malgré lui" paraissait s'apaiser un peu, la jeune fille se jeta dans ses bras et recommença ses rires argentins.

M. BROSSET.

FEUILLETON DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

L'HÉRITIER DES DUCS DE SAILLES

PREMIÈRE PARTIE

LES MYSTÈRES DU CHATEAU NOIR

I No. 1

APPRÉHENSIONS MATERNELLES

Le soleil s'abaissait sur les sommets qu'il tintait de pourpre pâle, l'ombre envahissait la vallée et venait rafraîchir la petite ville brûlée tout le jour par un ardent soleil de fin d'août.

Dans son cabinet de travail assombri par les volets clos, M. des Landies, le substitut du procureur de la République de Virènes, venait d'achever sa tâche du jour. Avec un soupir de soulagement, il se levait en essuyant son front mouillé. Cela fait, il alla vers la fenêtre, ouvrit les volets et se pencha au dehors. Devant lui s'étendait un jardin extrêmement ombreux. Non loin de la maison était assise une jeune femme brune et fine, qui cousait activement, non sans jeter de fréquents regards sur le tout petit bébé endormi près d'elle dans un berceau d'osier. Elle leva vivement les yeux au bruit des volets frappant le mur.

—Ah! tu as fini, Lucien! Viens vite ici, il fait délicieux. Veux-tu une limonade?

—Je ne refuse pas, ma petite Madeleine. Mais je croyais que Mme de Vaulan devait venir passer l'après-midi avec toi?

—En effet, et je ne demande ce qui a pu l'en empêcher. Elle n'a pas mis les pieds dans son jardin aujourd'hui.

En disant ces mots, Mme des Landies se levait et jetait les yeux vers l'enclos voisin, séparé du sien seulement par une haie au milieu de laquelle avait été disposée une barrière.

Elle eut une exclamation de plaisir en voyant apparaître, au seuil de la petite maison blanche, sœur jumelle de celle du substitut, une grande jeune femme blonde, sévèrement vêtue de noir, qui tenait par la main un tout petit garçon aux longues boucles d'or et au teint rosé.

—Enfin, chère Madame! Je n'osais plus espérer vous voir aujourd'hui.

Tout en parlant, elle s'avançait et ouvrait la barrière. Mme de Vaulan lui tendit une main un peu brûlante et fébrile.

—Pardonnez-moi de n'être pas venue vous prévenir. Je ne sais à quoi j'ai pensé, vraiment.

Son beau visage délicat, un peu pâle toujours, portait la trace d'une pénible préoccupation.

—Mais cela n'a aucune importance. Nous n'avons pas coutume de nous gêner entre voisines, dit vivement Mme des Landies. Bonjour, petit Ghislain.

Elle enleva l'enfant dans ses bras et l'embrassa avec tendresse. M. des Landies avait disparu de sa fenêtre. Quelques instants plus tard il arrivait dans le jardin et venait saluer Mme de Vaulan, déjà assise près de sa femme.

Cette jeune femme avait perdu deux ans auparavant son mari, le comte de Vaulan-Mornelles, officier de cavalerie. Peu fortunée, elle avait quitté Pau, où le lieutenant de Vaulan se trouvait en garnison au moment de sa mort, et était venue s'installer dans cette petite ville pyrénéenne où la vie matérielle était plus facile. Une communauté de goûts, de sentiments, de convictions religieuses l'avait vite rapprochée de ses voisins, les des Landies. Le substitut descendait d'une antique famille de magistrats. Ses ancêtres, à part quelques rares vocations ecclésiastiques et militaires, avaient tous porté la toge. Un de ses oncles se trouvait encore premier président à Clermont, l'autre procureur-général à Lille. Mais il savait qu'il n'atteindrait jamais à ces sommets. Déjà, ses opinions religieuses bien connues l'avaient fait reléguer dans cette petite ville, et peut-être une disgrâce plus éclatante l'atteindrait-elle quelque jour.

Mme des Landies avait été ravie de trouver en Mme de Vaulan une relation tout à fait selon ses goûts. La jeune veuve, extrêmement distinguée, remarquablement jolie, était en outre douée d'une intelligence cultivée, d'un esprit sérieux et d'une grande délicatesse de sentiments. Assez réservée, elle parlait fort peu d'elle-même ou de son mari, mais Mme des Landies avait compris que la mort du jeune officier laissait au cœur de sa veuve une plaie toujours saignante.

Décidément, aujourd'hui, une préoccupation absorbante dominait Mme de Vaulan. Elle répondait machinalement aux paroles de ses voisins, ses yeux se portaient sans cesse, tristes et anxieux, sur le petit Ghislain qui jouait dans l'allée, tout près d'elle.

La jeune bonne de Mme des Landies apporta la limonade et une assiette de pâtisseries. Mais Mme de Vaulan refusa de rien prendre, en disant qu'elle allait se retirer pour se rendre à l'église avant la fermeture des portes.

—Puis-je vous demander de garder mon petit Ghislain? Je serai fort peu de temps. Mais j'ai besoin de prier.

Un anxiété profonde passa dans sa voix douce, dans ses grands yeux bruns superbes sous leur longue frange de cils d'or. Et, tout à coup, elle se pencha et posa sa main toujours brûlante sur celle de Mme des Landies.

—Pourquoi ne vous ferais-je pas part de ce qui m'arrive? Vous êtes des amis sûrs, et je suis isolée, si inexpérimentée aussi.

—Parlez, chère Madame, nous sommes tout à votre disposition, dit Mme des Landies. J'avais bien remarqué votre préoccupation, mais je n'aurais osé vous interroger.

—Je suis de nature peu communicative, confessa la jeune veuve. Ceci soit dit pour vous expliquer comment je ne vous ai pas parlé encore de la famille de mon cher mari. Le comte Renaud de Vaulan-Mornelles était le petit-cousin de Renaud de Vaulan-Mornelles, duc de Sailles. Il appartenait à une branche cadette de cette illustre maison, et, orphelin dès son jeune âge, avait été élevé par le duc, son parrain, en même temps que le fils de celui-ci. Mais tous rapports furent rompus entre eux lorsque Renaud refusa d'épouser une jeune fille de grande race, extrêmement riche, que voulait lui imposer son parent, et déclara à celui-ci qu'il deviendrait l'époux d'Antoinette d'Erques, la fille de son colonel, qui ne lui apportait que la dot réglementaire et dont la famille ne pouvait prétendre à l'illustration de celle de Mlle de Trémont. Antoinette, c'était moi. Nous nous aimions tant! Il était si bon, mon Renaud!

Des larmes jaillirent sous les cils de la jeune femme.

Mme des Landies lui serra affectueusement la main, tandis que le substitut tourmentait sa moustache pour dissimuler son émotion.

—Etant données cette brouille absolue et l'absence du moindre témoignage de sympathie à la mort de mon mari, vous concevez ma stupeur en recevant ce matin une lettre du duc de Sailles. Successivement sont morts son fils, sa bru, l'aîné de ses petits-fils; le second, un bébé de dix-huit mois, vient de périr par accident. Ghislain se trouve maintenant son plus proche parent. Et il m'informe, en termes froids, mais très corrects, qu'il est résolu d'oublier le profond dissentiment créé par le refus de son neveu, et à faire de mon fils l'héritier de son titre et de sa fortune, à la condition que nous venions vivre près de lui, à son château de Sailles, en Périgord, où le futur duc sera élevé sous ses yeux.

—Mais c'est parfait, cela! s'écria M. des Landies. Voilà un superbe avenir pour votre petit Ghislain! Je ne me doutais pas qu'il fut d'aussi illustre race. Ce duc de Sailles est-il très riche?

—Immensément, je crois. Mais je sais, par mon mari, qu'il est d'un caractère orgueilleux, original et autoritaire; très gentilhomme, toutefois, généreux par excès, quelque peu misanthrope. Je redoute, avec une telle nature, des complications.

—Est-il veuf?

—Oui, il a été marié deux fois. De sa seconde femme, fille d'un Hollandais et d'une Française alliée à la famille de Mornelles, il n'a pas eu d'enfants. Cette dame, qui veuve elle-même, avait une fille mariée à un Hollandais, le baron Van Hottem, établi à Java. Un peu après que sa mère fut devenue duchesse de Sailles, cette Mme Van Hottem perdit son mari et revint en France avec son fils. Presque ruinée, elle fut généreusement accueillie par son beau-père et depuis n'a plus quitté son toît De ce fait encore, il peut survenir bien des des ennuis. Et puis, si ce parent inconnu veut élever mon Ghislain dans des principes contraires à ceux de son père, aux miens?

—Mais, en la circonstance, vous n'abdiquez aucunement vos droits, observa Mme des Landies. Vous gardez toujours la liberté de vous retirer avec l'enfant, soit que votre autorité maternelle se trouve contestée, soit par suite du heurt avec des caractères difficiles, ou pour toute autre raison qui peut se présenter. Il ne vous coûte rien d'essayer, me semble-t-il, surtout devant un tel avenir offert à votre enfant.

—Oui, raisonnablement, je dois accepter. Mais je ne puis vous dire à quel point cette résolution me coûte à prendre! Peut-être dois-je attribuer cette répugnance au fait que le duc de Sailles se montra si dur pour Renaud, jusque-là très aimé de lui, et c'est à cause de moi que le dissentiment s'éleva et subsista entre eux.

—Mais son acte prouve qu'il veut tout oublier, Madame. Et qui sait si vous ne pourrez pas faire quelque bien à ce vieillard privé de tous ses proches, probablement triste, malheureux.

—Oui, vous avez raison. Je crois que je répondrai par une acceptation. Mais combien il me coûte de m'en aller dans cet inconnu! murmura-t-elle en froissant inconsciemment ses mains frêles sur sa jupe de deuil.

Dans son berceau, le bébé ouvrait les yeux— de très grands yeux bleus qui occupaient une place importante dans ce petit visage. Mme des Landies le prit sur ses genoux, et aussitôt Ghislain, quittant sa pelle et son seau, vint couvrir de baisers ses petites mains potelées.

—Elle grandit beaucoup, n'est-ce pas, Madame? Et comme elle rit! Oh, voyez comme elle rit gentiment, s'écria le petit garçon avec enthousiasme.

—Ghislain est toujours en admiration devant notre Noëlla, dit en riant le substitut.

—Elle est si mignonne, votre petite chérie! répliqua Mme de Vaulan en se penchant pour embrasser le bébé qui multipliait ses risettes à Ghislain ravi. Elle se fortifie étonnamment depuis ce dernier mois, en vérité!

—Je puis vous dire la même chose de Ghislain. C'est un enfant superbe, sans aucune flatterie de ma part. Quel beau petit duc il fera!

Une ombre voila les yeux bruns de la jeune veuve, et sa voix un peu tremblante, murmura:

—Les huit fleurons de sa couronne seront peut-être lourds à porter pour sa jeune tête. J'aimerais mieux pour lui, mon petit bien-aimé, un sort plus modeste. Mais que la volonté de Dieu soit faite!

(A suivre)

POUR ENDIGUER LA SEINE

Paris. —Pour éviter dans l'avenir la répétition des scènes de désolation dont Paris a été le théâtre au printemps dernier, M. Millerand ministre des Travaux Publics Postes et Télégraphes, vient de publier un plan qui, lorsqu'il sera terminé changera complètement l'aspect du Paris moderne.

Mais le point le plus important sera certainement de mettre ce projet à exécution, car la dépense prévue est énorme.

Il s'agit de construire un canal qui partant de Meaux, se terminerait à Epernay, charriant le trop plein des eaux de la Marne.

Le niveau de la Seine dans Paris serait, du coup, baissé de plusieurs centimètres.

Ce canal serait construit en 7 ans et coûterait $40,000,000.

Une autre partie du projet prévoit l'élargissement du petit bras de la Seine, entre Notre-Dame et la Place Saint-Michel. On creuserait également le lit du fleuve entre Suresnes et Bougival.

MOTS POUR RIRE

En septembre dernier, Calino croise un de ses amis, docteur, dont la physionomie dénote un spleen profond.

—Diantre, docteur, vous n'avez pas l'air de vous amuser.

—Ne m'en parlez pas, fait le docteur, à la campagne, on ne sait comment tuer le temps !...

Et Calino, d'un air insinuant: Si vous lui faisiez une ordonnance?

* * *

A l'audience:

—Accusé, votre tenue est inconvenante. Je vous invite...

—Si c'est à dîner, mon président j'accepte de bon cœur.

Un curé essaie de raisonner un ivrogne endurci:

Voyez-vous, maître Panot, vous devez fuir l'eau-de-vie; c'est votre plus cruelle ennemie.

—Mais vous avez dit en chaire Monsieur le curé, que nous devons aimer nos ennemis.

—Oui, sans doute, mais je n'ai jamais parlé de les avaler.

* * *

Un professeur à un candidat au baccalauréat:

—Comment reconnaîtriez-vous la présence de l'acide prussique dans une substance?

—Il suffit d'en respirer: si on tombe mort du coup, l'on est sûr d'avoir affaire à l'acide prussique.

Colonne Française

LE GÉNÉRAL TRÉMEAU

LE GÉNÉRALISSIME DE L'ARMÉE FRANÇAISE GRAVEMENT MALADE.

On annonce que le général Trémeau, commandant en chef de l'armée française est gravement malade.

MORT D'UNE PRINCESSE BONAPARTE

LA MARQUISE DE VILLENEUVE DÉCÉDÉE A PARIS.

La marquise de Villeneuve, née princesse Jeanne Bonaparte, sœur du prince Roland Bonaparte, est morte le 25 juillet dernier.

Cette branche des Bonaparte descendit de Lucien Bonaparte, et fut exclue de la succession impériale par Napoléon Ier. La marquise était née en 1882 à l'Abbaye d'Orval, en Belgique ; elle fut mariée à Henri Christian, marquis de Villeneuve, à Rome. Les époux vécurent à Paris.

LA CRISE DU BLÉ EN FRANCE

LE PAIN VA AUGMENTER DE CINQ CENTIMES PAR KILOGRAMME.

Les dégâts subis par les moissons et l'augmentation des blés américains ont fait monter le prix du blé de 3 francs par cent kilogs durant ces derniers trente jours. La farine a augmenté proportionnellement et le prix actuel est de 61 francs par 100 kilogs contre 51 francs le prix de l'année dernière.

Plusieurs boulangers annoncent que le prix du pain augmentera de cinq centimes par livre à partir du 1er août. Un mouvement se fait en faveur de la supression temporaire des droits sur le blé importé.

GLORIEUSE RELIQUE

ON RETROUVE LE FANION DE LA 7e LÉGION DE FRANCS-TIREURS.

Le musée de l'armée à Paris s'enrichira sous peu d'une pièce très intéressante. Il s'agit d'un fanion de la 7e légion de francs-tireurs qu'on croyait perdu, et qui vient d'être retrouvé, quarante ans après, à Gueberschwihr, petit village d'Alsace.

Les francs-tireurs de la 7e légion avaient reçu mission d'inquiéter le service de ravitaillement des Allemands, et ils avaient établi leur quartier général à Gueberschwihr, où ils furent surpris, après coup, par un important contingent d'infanterie et d'artillerie bavaroise. Deux francs-tireurs furent faits prisonniers et pendus par l'ennemi. Le fanion était resté à l'auberge Mosseder, où les chefs avaient établi leur quartier général. C'est là qu'il fut sauvé par Mme Mosseder. Celle-ci vit encore. C'est aujourd'hui une petite vieille, toute ridée et octogenaire.

"Je suis allé la voir, écrit le correspondant du "Matin" à Strasbourg, et me parlant des francs-tireurs surpris et pendus par les Allemands, voici ce qu'elle m'a dit :

—Les Allemands les ont pendus tous deux : l'un à un noyer, à l'entrée du village, et l'autre à l'enseigne de notre maison. Voici comment ce dernier fut exécuté. Au lieu de lui passer un nœud coulant autour du cou, les Allemands firent de la corde une sorte de jugulaire. Le franc-tireur était donc suspendu par la mâchoire inférieure. J'ai assisté à son agonie ; il n'a pas fait entendre un cri ni une plainte. Ses bourreaux le soulevèrent à différentes reprises par les pieds pour laisser ensuite retomber le corps dans le vide. C'était horrible à voir !

"Après coup, les Allemands fouillèrent toutes les maisons et firent prisonniers les hommes et les jeunes gens du village. Pendant qu'ils perquisitionnaient partout, voilà que je me rappelai soudain que les francs-tireurs avaient laissé leur fanion dans la chambre qu'occupaient les chefs. Sans hésiter, j'y courus. Le fanion était là. Je le glissai sous mes vêtements et montai rapidement au grenier. Dans ma précipitation, je trébuchai et tombai. La pointe d'acier qui surmontait la hampe me blessa à la poitrine ; mais je parvins au grenier tant bien que mal. Là, je roulai la soie du drapeau dans mon tablier et je glissai le tout dans le fenil. Ce fanion, je l'ai encore.

"Mme Mosseder, s'adressant à son petit-fils, lui dit :

"Va donc le chercher !

"La minute est poignante. Et voici que du tiroir d'une vieille commode sortent les trois couleurs. La soie blanche a quelque peu jauni ; le bleu est peut-être aujourd'hui un peu pâlot, mais sur l'étoffe se détache nettement le chiffre 7.

"—Voilà la pointe, dit Mme Mosseder en passant l'index sur l'acier acéré, qui en 1870 lui prit un peu de son sang.

"Et elle sourit. Le fanion passe de main en main. Puis la vaillante femme reprend son récit :

"—En passant près du pendu dont le cadavre se balançait au vent, dit Mme Mosseder, les soldats bavarois quittaient les rangs et le frappaient de leur crosse. Je dois vous dire, ajoute-t-elle, que le propriétaire du noyer auquel avait été pendu l'autre franc-tireur s'empressa de faire abattre l'arbre.

"Mme Mosseder résume ses impressions comme suit :

"—Ah ! quelle journée ! Je me souviens de tout cela comme si les évènements étaient d'hier.

"Je crois savoir que cette brave Alsacienne ira elle-même à Paris pour remettre au général Niox le précieux fanion sauvé dans les circonstances tragiques que l'on vient de lire."

Nouvelles Locales

—La Révérende Sœur Théodora fit sa profession religieuse, le samedi 23 juillet. S. G. Mgr Pascal reçut ses vœux perpétuels, assisté des RR. PP. Lecorre. O. M. I. et Casimir, O. S. B.

—Le R. P. Casimir, des Bénédictins de Muenster, Sask. a passé une dizaine de jours à l'école industrielle de St-Michel, occupé à monter la grande presse du "Patriote." C'est là un ouvrage des plus délicats, qui requiert habituellement l'interventiou d'un expert ; mais le Père Casimir n'en est point à ses premiers essais, en ce métier. Il a emporté à son monastère les meilleurs remerciements du directeur et du personnel tout entier de notre journal.

—M. Ernest Sache est arrivé de France. C'est le neveu de M. Pierre Sache, chez qui il va demeurer.

—Est arrivée également la famille de M. Hétet qui, lui, est à Duck-Lake depuis l'automne passée. Inutile de dire la joie de M. Hétet de se voir entouré de sa famille.

—M. R. E. Anderson est parti il y a quelque temps avec une bande de travailleurs pour la "Big River," où ils vont couper environ un millier de voyages de foin pour hiverner les animaux de la "Big River Ranching Co."

—M. l'abbé A. Louison, provisoirement de Prince-Albert, vient de passer quelques jours à la mission.

—MM. Ancelin frères sont rentrés en ville après avoir passé deux mois sur des homesteads qu'ils avaient enregistrés au lac d'Ours.

Chant National Canadien

I

O Canada ! terre de nos aieux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Car ton bras sait porter l'épée
Il sait porter la croix :
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits ;
Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits. (bis)

II

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant
Le Canadien grandit en espérant
Il est né d'une race fière ;
Béni fut son berceau.
Le Ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau :
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

III

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi ;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la foi :
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : Pour le Christ et le Roi ! (bis)

—Ces jours derniers est arrivée Mme McKay de Winnipeg. Cette personne est agée de 105 ans et est encore bien vigoureuse. Elle est la mère de trois filles qui sont mariées aux trois frères Arcand, Joseph, J. Baptiste et Labiche, ces derniers tous vieux pionniers du district de Duck-Lake.

—L'évènement de ces dernières semaines a été pour Duck Lake le passage de Sir Wilfrid Laurier, accompagné de l'honorable M. Scott, premier ministre de la Saskatchewan, l'honorable M. Turgeon, ministre de la Justice pour la même province, et d'autres personnalités du monde politique

Deux adresses, l'une en français, l'autre en anglais, furent présentées à Sir Wilfrid. M. H. Mitchell, le pionnier de la place, lut l'adresse anglaise, tandis que M. Dubois lut celle de la population française.

Voici la dernière :

AU TRÈS HONORABLE SIR
WILFRID LAURIER,
Premier Ministre du Canada.

Très Honorable Monsieur,

La population française du Lac Canard est heureuse de saluer en vous aujourd'hui le Canada tout entier, puisque vous en êtes le représentant attitré. Habitants d'une localité maintenant historique, nous nous plaisons à reconnaître que les troubles qui l'ont rendue fameuse sont devenus impossibles, grâce à une organisation due au gouvernement dont vous êtes le chef respecté. En même temps nous sommes fiers de remarquer que vous foulez en ce moment un sol presque français. A l'est et à l'ouest nos frères, dont beaucoup ont eu la province de Québec pour berceau, rivalisent avec les colons d'autres races en loyauté à la Couronne britannique et en ces vertus civiques qui facilitent la tâche du législateur aussi bien que du gouvernement.

Nous nous unissons à eux pour vous remercier de votre visite, et vous souhaitons un heureux voyage et toutes sortes de prospérités.

Les colons de langue française
du LAC CANARD.

Le premier ministre du Canada répondit, comme d'habitude, par des compliments, et porta aux nues le Grand Tout Canadien. Il alla même jusqu'à déclarer, que si ses devoirs politiques ne le retenaient à Ottawa, il viendrait s'établir à Duck Lake.

Il y en a qui sont assez mal pensants pour insinuer qu'il a probablement dit la même chose à la halte qui a suivi celle qu'il a faite à notre localité.

—M. Léon Robert, du magasin du Lion d'Or, est nommé Agent de la "Home Investment and Savings Association," compagnie de Winnipeg, qui a un capital illimité à prêter sur fermes ou propriétés.

—Naissance : Un petit garçon chez M. Paul Doucet.

—M. Auguste Tournier, fermier des environs de Duck-L., a eu l'index de la main droite coupé jusqu'à la première phalange en dégageant une racine des dents de sa faucheuse. Il se rendit en ville où M. le Dr. Touchette lui prodigua ses soins.

—Le 3 août dernier était le soixante-deuxième anniversaire de la naissance de Mgr A. Pascal, O. M. I. évêque de Prince-Albert. Sa Grandeur accompagné des RR. PP. Bigonesse, O. M. I., Baudry, O. M. I. et de M. l'abbé Louison, passa la journée avec les enfants de l'Ecole Industrielle, qui furent heureux d'avoir un jour de congé pour célébrer ce grand jour.

—Le R P. Grandin, provincial des Oblats de l'Alberta et du nord de la Saskatchewan était de passage à Duck Lake le 2 courant. Le Révérend Père s'est rendu à Prince-Albert, où il doit présider la retraite annuelle de ses frères en religion.

—M. Arthur Valencourt est arrivé à Duck-Lake, où il espère se fixer. Il avait déjà fait un séjour de dix-huit mois dans l'Est Canadien.

Le Maire de New-York

SOUS LES BALLES D'UN ASSASSIN

Le 9 courant, M. W. J. Gaynor, maire de New-York a été la victime d'un attentat qui l'a mis à deux doigts de la mort. Il était sur le point de partir en vacances à bord du bateau où il s'était embarqué, lorsqu'un nommé J. J. Gallagher, ex-employé de la ville, lui tira trois balles sous prétexte que le maire l'avait privé de ses moyens de subsistance.

La victime a été longtemps entre la vie et la mort ; mais aux dernières nouvelles elle n'avait point encore succombé.

Le Cas du Docteur Crippen

La presse n'a parlé dans ces derniers jours que du cas du Dr. Crippen, un médecin anglais d'une certaine éminence qui, s'étant fatigué de sa femme, l'a fait périr, puis découpée en morceaux et cachée dans sa cave. Enfin il s'est enfui avec une demoiselle Leneve déguisée en garçon, et, ayant fait voile pour le Canada, s'est donné pour un ministre protestant et a fait passer son amante pour son fils.

À Québec les détectives anglais, mis sur sa piste par la télégraphie sans fil, ont arrêté le couple fugitif, lequel sera avant peu renvoyé en Angleterre pour y subir son procès.

Un Complot Manqué

La ville de Montréal et une grande partie de l'Est Canadien ont été, dans ces dernières semaines, passablement remués par la découverte d'un complot de nature aussi diabolique qu'on peut se l'imaginer.

Chacun sait que le mois prochain vont se tenir à la métropole du Canada les assises du grand Congrès Eucharistique qui se réunit tous les ans dans l'une des principales villes de la chrétienté. Cette convention de tous ceux qui ont à cœur la dévotion à Jésus-Hostie va être l'occasion du rassemblement dans la cité de Maisonneuve de centaines, sinon de milliers, de prêtres de tous les pays du monde. Bonne occasion, a pensé la loge des francs-maçons Canadiens-français, L'ÉMANCIPATION, pour discréditer les ministres de Jésus-Christ accourus pour rendre hommage à leur divin Chef.

Nos émancipés, dignes émules des francs-maçons de France, ont donc conçu le projet infernal de conduire chez des personnes de mauvaise vie les prêtres étrangers qui demanderaient leur logement ou l'adresse de leur hôtel.

Heureusement qu'alors même que se tramait ce noir complot, de braves Canadiens qui soupçonnaient quelque chose de louche en ont surpris l'exposé au moyen d'ouvertures cachées qu'ils ont pratiquées à l'insu des chevaliers de la truelle dans la maison même où ceux-ci avaient leur conciliabule.

Cette circonstance s'est vite éventée et, comme il arrive généralement en pareil cas, la presse anglaise a voulu tout nier et même tourner en ridicule les déclarations de ceux qui avaient révélé le complot. Ils ont essayé de faire croire aux badauds, comme ils affectent de le croire eux-mêmes, que la franc-maçonnerie est une association de nature purement philanthropique au lieu d'être l'Église du diable, l'avant-garde des phalanges de Satan, ainsi que nous la montrent les confessions publiques des convertis qui ont pénétré assez avant dans ses secrets pour en connaître le véritable but.

Mais une enquête municipale a tout dernièrement établi le bien-fondé des accusations de M. Millette. L'Église de Dieu se trouve par le fait même à l'abri du danger de ce côté-là et toutes les honnêtes gens, non moins que ceux dont la mission est de combattre le mal, se réjouissent de la confusion des "émancipés."

Trouvé Mort

Le samedi 13 de ce mois on a trouvé le corps de Samuel Baptiste Dumont dans un champ de foin, près du Lac d'Oignon. Sam avait été occupé à couper du foin lorsque un passant apercevant les chevaux attelés à la voiture sans personne pour en prendre soin, alla aux informations et trouva le cadavre près de la machine. Le défunt était le père du fameux Gabriel Dumont, lieutenant de Riel dans la rébellion de 1885.